



# le persil

Journal inédit, le persil est la fois parole et silence. Ce numéro triple sous forme de carte blanche thématique contient des textes de jeunes autrices et auteurs de *L'Assommoir*, l'association des étudiantes et étudiants en français moderne de l'Université de Lausanne. Un exemplaire coûte 15.- CHF



# UN EXEMPLAIRE POUR

# EDITO

Pour un empire, pour tout au monde. Après avoir exploré le processus de déconstruction lors de notre précédent numéro (Permis de Démolir, été 2022), L'Assommoir se tourne cette fois-ci vers l'avenir. Aujourd'hui, ce regard nous est essentiel, puisque nombre d'entre nous terminons nos études et quittons cette belle association. Ainsi, ce persil s'avère certainement être notre dernier.

Faut-il que tout change pour que tout demeure ? L'idée d'un empire, du plus grand empire sur soi, tiendrait dans un abri à conserver. Ce n'est qu'à l'heure de l'écriture et de l'amitié que nous nous découvrons alors. Tous les textes

du présent numéro sont joie qui dure, espoir qui veille, amour qui se soulève, car chaque vie est un empire qui ne coûte rien et qui produit beaucoup.

Nous pouvons vous donner nos pensées, nos peurs, notre plume ; nous pouvons tout vous donner pour la garantie d'un pas vers l'infini.

Mazarine Bteich & Hugo Carrard



L'Assommoir, l'association des étudiantes et étudiants en français moderne de l'Université de Lausanne, fondée en 2017, a pour but de permettre aux étudiantes et étudiants de vivre la littérature en tant que phénomène vivant, principalement lors de rencontres organisées avec des actrices et acteurs du milieu littéraire et culturel romand. L'Assommoir est composé de 29 membres dont la majorité a moins de 25 ans.

# SOMMAIRE

Conserver ou décoller Gaëtan Zinder.....	page 4
Ma grande Mazarine Bteich.....	page 6
Chambres Mazarine Bteich.....	page 7
Mettons les choses au clair Avî Cagin.....	page 8
La plus grande arnaque du monde Fanny Cheseaux.....	page 10
Musique Hugo Carrard.....	page 12
S'il se pouvait qu'ainsi je demeure - notes sauvées Victor Louis Joyet.....	page 14
47 Rue du Lac Maxime Sacchetto.....	page 24
Vidy, un vieux et du sel Maxime Besson.....	page 27
Sans titre Coline Wileczelek et Maxime Sacchetto.....	page 30
Enfants comme cochons Charlyne Genoud.....	page 32
Sans titre Pierre-Paul Bianchi.....	page 35
Sablier Olivia.....	page 38

# CONSERVER OU DECOLLER

Gaëtan Zinder

Puisqu'il s'agit d'écrire sur la conservation, alors il faut écrire simplement. Et d'ailleurs, le sujet n'importe pas, puisque tout y échappe, à la conservation. Ça disparaît, n'est-ce pas ? Désire-t-on quelque rétention ? Veut-on vraiment retenir quelque chose ? Retenir ce qui va vers sa négation, vers le *non*, comme un immortel orgueilleux, universel orgueilleux, éternel orgueilleux, inactuel orgueilleux, institutionnel orgueilleux, officiel orgueilleux, individuel orgueilleux, impersonnel orgueilleux, directionnel orgueilleux, infrastructurel orgueilleux, diesel orgueilleux, gratte-ciel orgueilleux, poubelle orgueilleuse. Belle orgueilleuse que l'écriture.

Soit, l'exercice le veut. Et je m'y plie. Et je ne suis pas conservateur pour autant. Évidemment, il fallait bien le préciser quelque part. On dit (relativement) souvent qu'il faut provoquer le devenir. C'est la fameuse phrase de René Char, phrase difficile à ignorer : *impose ta chance, serre ton bonheur, va vers ton risque*. Magnifique phrase mais *topos... topos...* Phrase la plus citée, paraît-il, dans les séminaires de management en 2021 : pauvre René, pauvre chance et risque et bonheur.

Pas ici. Ici, nous tentons et nous affirmons ceci : le devenir *détruit* et, ma foi, nous le regrettons. Et puis alors, nous vidons les poubelles des rebuts à venir.

Il faut d'abord nous accorder sur le sujet de cette fameuse, de cette désirée et de cette véritable conservation.

C'eût pu être la nature. Évidemment, je veux la conserver. Eût-ce été original que de l'affirmer ? Pas vraiment, non. Et l'originalité s'impose toujours, elle s'impose toujours trop. On peut le regretter, on ne peut rien y faire. J'ai parfois l'impression, ou la peur (c'est peut-être un grand mot, *la peur*) que l'écriture (voire l'ensemble de la production artistique, dans des moments de tristesses, voire l'ensemble de l'humaine production, dans des

moments de ressentiment véritable) ne consiste qu'en cela : affirmer – ou tenter d'affirmer – son originalité propre :

- Vois, ceci, lecteur (voyez ceci, spectateurs) : mon originale pensée, c'est ma gloire ! Je ne suis pas toi ! Je ne suis pas vous ! Je ne suis comme personne ! Je suis personne ! Et c'est bien pour cela que je suis quelqu'un ! Oui, au moins, moi, je suis quelqu'un !

Écrire, séduire, du pareil au même ? C'est Babylén Tatarsky, poète raté, puis publicitaire de Génie : un personnage merveilleux, il donne beaucoup à penser. C'est donc un scrupule personnel qui m'empêche d'écrire ici sur la nature. Et puis après tout, la nature, ça ne se conserve pas, ça ne s'entretient pas, ça se déploie plutôt, ça se suinte, ça se rhizome, ça s'éclate. Ça respire, ça chauffe, ça mange, ça chie, ça baise, mais ça ne se conserve pas.

C'eût pu être la beauté. Mais conserver la beauté, c'est l'abattre. Oui bien sûr, la beauté s'échappe. Bien sûr, bien sûr. Elle n'existe presque pas, elle existe en tout cas moins que tout ce qui se conserve, tout ce qui est *pérenne* (mot étrange, n'est-ce pas ?).

C'est le poème du socialiste et tuberculeux Russ Brissenden, tombé ailleurs, toujours plus loin. Conserver, c'est exercer un pouvoir bien trop lourd et bien trop gras. Poisseux poison, pesant et putréfactif. Conserver, c'est pourrir. Oui, il y a quelque chose de l'ordre du compost dans la conservation, absolument. Absolument paradoxal et tout à fait véritable. Un compost stérile.

C'eût pu être tant de choses. La viande crue, la viande cuite, ma jeunesse, la tienne, la sienne, le catholicisme, les produits laitiers,

la France, la santé, la vigueur, je ne sais quel élan vital, l'espoir, une érection, la vie, la pensée, l'esprit, (les traits d'esprits), la langue, le français, le français, le FRANÇAIS. L'Afade, l'Ajumbu, l'Araméen moderne, l'Atong, l'Auvergnat, le Babine, le Baldemu, le Basque, le Beba, le Berrichon, le Bourbonnais, le Bourguignon, le brabançon, le Breton, le Bung, le Champenois, le Chicotin, le Corse, le Cri, le Dakelh, le Danezaa, le Flamand occidental, le Franc-comtois, le francique, le Francique mosellan, le Francique rhénan, le Francoprovençal, le Gallo, le Gascon, le Gaumais, le Kaska, le Languedocien, le Laze, le Ligurien, le Limbourgeois, le Limousin, le Lorrain, le Normand, le Picard, le Poitevin, le Pomak, le Pontique, le Provençal, le Provençal alpin, le Roussillonnais, le Saintongeais, le Tagbana, le Tahltan, le Tlingit, le Tsimshian de la côte, le Tsimshian du Sud, le Tutchone du Sud, le Wallon, le Yiddish, le Zazaki. Et, tout particulièrement, pour un empire, ou contre un empire : le Quechua et le Maori.

C'est trop, c'est trop, c'est trop. Et je ne sais pas que choisir. Et je me passerai bien de sujet, et je me passerai aussi bien de langue. Oh comme j'irai vers une pure *grammaire des mimiques*, vers une communication réduite à l'élémentaire bestial. Vers *presque plus rien à se dire*. Juste des brefs regards et, parfois, parfois seulement, des contacts.

Parce que, trop souvent, je n'ai rien à dire. Alors le dire, c'est déjà quelque chose. Et on écrit qu'on hésite, qu'on sait pas, qu'on ne s'engage pas. On reste sur place. On tourne. On tapote. On détapote, on baise, on décapote. On lit à voix haute. On déclame. On se décoit.

On se rassure : ne plus avoir de sujet, tourner en rond, c'est la modernité ! Les blancs remarquables, c'est la modernité ! Oh comme on regrette les blancs inaperçus, l'oubli oublié, l'ennui fertile, la lenteur excitante. Comme on les regrette, oh comme on les regrette.

Mais je me rassure : Ah, serais-je moderne, *absolument moderne*. J'en doute quand même. Je ne suis qu'à moitié dans le monde, qu'en biais, qu'en surface. C'est déjà ça. Mais peu suffisant et, un peu, je m'en inquiète. Passons.

C'est au moment où j'écris, au moment où je tergiverse longuement pour trouver quelques mots (pour avoir *quelque chose à dire*), c'est à ce moment précis, qu'une chose, justement, m'échappe. Un éclair dans mon zigzag. Une gifle du fuyant. Une claque, une bonne baffé bien balancée, bien balancée, bien comme il faut, bien comme il faut. Comme elles vous tordent la nuque, avec un frisson dans la colonne. Celles qui, presque, vous dévissent presque la gueule. Celles qui vous désaxent, qui vous *dévertébralise*, qui vous coincent les poumons. Celles qui vous font cracher, cracher du chaud, du sec et de l'acide. Un gros coup dans la charpente, un coup tornadesque dans une charpente fragile.

Elle – ou plutôt *il* – m'échappe. Comme il aimait les langues ! comme il les aimait ! d'où la liste ci-haut, après tout. *A posteriori*.

Moi qui, quelque temps, ne voulais pas écrire, pas produire, pas séduire, pas travailler, pas chercher, pas trouver, pas aimer (non quand même, je veux qu'on m'aime), il me semble maintenant qu'il le faut. Mais le réservoir est très vide, très vide. Il faut gratter sur le fond, décrépiter les parois caillouteuses, frotter ces poussières de rouille, faire crisser nos instruments jusqu'à l'usure de nos oreilles. Hésiter, tanguer, balancer, revenir. Difficile, difficile. J'ai pas envie de m'y mettre. Parce qu'il m'échappe, il m'échappe et je lui échappe aussi.

Et ça, précisément, je me demande, à l'instant, si je veux le retenir, si je veux le *conserver*. Le veux-je. Le veux-je. Le veux-je. Plutôt que nous *conserver*, j'aurais voulu nous soigner, plutôt que nous conserver. Nous soigner pour aller mieux, pour aller beau, pour aller loin, pour aller bien.

C'est cela que je veux conserver : toi-même comme un espoir. *Bring back hope*. Et cela, ce doit être possible, j'imagine. Ah ! l'imaginaire...

L'amour est-il un châtement ? Est-on puni de n'avoir pu rester seuls ?

On pourrait – ou plutôt : on aurait pu – aller se balader, se promener, voire se *lézarder* au bord d'une rivière, ou d'un fleuve, ou d'un petit ruisseau. Un petit ruisseau tapi dans la mousse, y glisser nos pieds nus, y remuer nos orteils, bien longuement, bien lentement, jusqu'à l'ennui, et puis, jusqu'au désennui. Et le regarder longuement, vaguement, ce petit flot, cette petite rivière, toute mince, toute menacée, comme toutes les rivières, surtout les petites, comme tous les petits filets d'eau, surtout les petits. S'y retrouver et la peindre et l'écrire et le faire ensemble. Et puis *décoller*.

« Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,  
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue :  
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.  
Je laisserai le vent baigner ma tête nue »

Tu es svelte et chaud. Je mets mes mains entre tes côtes et tes bras. Tu es cambré pour l'accueil. Et je te demande de serrer fort. Et c'est chaud. Et je te sers fort. *Que je me confise dans ta dévotion*, je le demande et te le demande. J'en ai soupé. C'est un soir d'été où il fait encore chaud, mais les ombres tombent déjà. Le repos des âmes va parvenir, il va s'étendre bientôt par nos corps exténués. La forêt est violente et calme et ses cimes sont droites, elles pointent vers un ciel violet. Vous aussi, vous succombez, vieux chênes ? Chênes immenses du dessous, olives pâmées, moiteurs enclos, *merles et ramiers*.

On vole, on vole les deux. On survole. Comme Margarita Nikoleavna sur les forêts noires de Russie, assise sur son balai, qu'elle serre fort entre ses jambes, entre ses petites fesses blanches, avant la cigüe d'Azazello ; comme Chagall et Bella sur Vitbesk, sa maison rouge, quasi-sanguine et son petit homme, déféquant, seul et honteux, peut être menaçant ; comme Bazarov sur les pères, magnifique, nihiliste, arrogant jusqu'au bout, rattrapé par son orgueil ; comme Smourov et Kouzmine, « pornographes » et « sodomites », victorieux sur les ennemis de l'amour, avant d'être tués par eux ; comme Chang et Birdy, sur l'interdit, avant de s'y plier ; comme Mark Ashton, sur la résignation, avant son héroïque trépas. Ô Mark Ashton, c'est un réconciliateur, comme il y en a peu.

Mais l'oiseau doit atterrir et retrouver son nid. Son nid de sanglot, et son larmier fauve : son nid réel.

Tu viens des antipodes. Retournes-y, mais, je t'en supplie, pour un empire, n'y retourne pas.

Tu n'as que faire des empires. Et tu as bien raison.

Avec toi, j'ai fait la magique étude,

Du bonheur que nul n'élude,

Ce bonheur, nul ne le détient.

Et tu n'es pas nul, tu n'es pas nul, *but à ma vie, plus juste que nulles amours*.

# MA GRANDE

Mazarine Steich

Il y a tant de choses à dire mais elle ne sait pas par où commencer. Pour se donner du courage, elle appelle sa sœur et lui dit de la rejoindre. Dans la petite chambre aux volets fermés, tournant le dos aux chemises jetées de la veille, elle enroulait, déroulait ses menus poignets et attendait. Pour faire passer le temps, et comme toute marque d'inconfort dissimulée, l'envie de ranger ses vêtements lui prenait. À plier, déplier les hauts volés de la veille au soir dans l'armoire de celle qu'on nomme « mon aînée ». Elle l'admirait qui s'habillait avec indépendance, le corps bien fait, n'allant jamais se servir dans les affaires des autres. Oui, parce qu'il lui était difficile de réprimer le besoin de satisfaire son appétit de jeune sœur. Vite vérifier qu'il n'y ait pas d'âme dans l'appartement, vite enfiler toutes ces nouvelles robes qui décorent si bien celui de la grande sœur, modèle à jamais. Vite tout ranger, l'air de rien, prête à tout. C'était quand même joli comme sentiment, quand on y pense. Quelque fois, la grande proposait à la seconde quelque chose à porter *Tu peux essayer celle-ci si tu veux je suis mitigée si elle me va ou non oui oui je l'ai achetée le mois dernier il me restait du temps avant de prendre le train vingt minutes non non c'était la plus petite taille ah voilà ! Elle rend bien mieux sur toi (c'était faux) mais tu me promets tu ne fumes pas quand tu la mets, ça pourrait tout...* Dans cette séquence, elle voyait confusément l'autorité fraternelle et l'amour de la mère.

Quelques soirs du mois de juillet, on frappait et entraînait successivement dans la chambre. La grande sœur avançait là, nue, enfin pas totalement... vêtue d'une simple culotte. Les seins non dissimulés laissaient entrevoir quelque chose comme un aveugle langage. Elle avait l'air dégoutée-effarée. Le vent soufflait de partout, cognait les vitres contres lesquelles elle s'observait. Elle communiquait à la plus jeune son angoisse de vieillir *Regarde ma cuisse j'ai une veine qui a éclaté c'est pas possible j'ai nonante ans non mais c'est pas normal mon dieu ça va plus partir.*

Belle de cette beauté sans complexe pensais-je.

*Je l'aimerai en hiver  
Quand sa peau sera sèche  
Son bleu foncé des mers  
Son sourire moins brillant*

*L'épurant de ses pleurs  
Je fais la promotion  
De mon si grand bonheur  
Follet battant sans raison*

Ce jour qu'elle l'avait retrouvée. Ce jour-là elle se promit de n'être plus qu'une petite sœur à son chevet.

Sa sœur se souvenait-elle de la chambre, des parfums d'air solaire et du grand lit à baldaquin. Ses chaussures près de l'entrée qui rassurent, sa clef qui n'est plus accrochée aux parois de l'entrée qui inquiète. Livide quand elle voit leur lit vide. Cette nuit, elle s'ennuie et pense à elle. La vie, au bout du compte, était une photographie de cette chambre incessamment renouvelée par les allées et venues de la grande sœur. Et dans cette chambre, dans cette petite chambre aux volets fermés, elle écrit les heures de bonheur qui l'ont traversée. Elle écrit ce qui se reproduit à l'infini et qui n'a lieu qu'une seule fois.

Se consoler pour ne rien dire, en été. Elles reverraient la mer et ses percées de lumières qui traversent leurs chambres d'hiver. C'est ici ou la mer, douceur compatible, et c'est tout aussi simple, que si elles étaient encore enfants.

# CHAMBRES

*Mazarine Steich*

Je voudrais déloger nos rires pour les enfermer dans cette chambre et je jetterais la clef tout au fond de la mer. Mais même au fond de la mer, quelque chose continuerait de chanter notre nom. Il chanterait si fort combien il nous aime, que les sirènes et les marins en auraient de la peine. Ils s'uniraient, tenteraient de calmer ce soupir du profond des eaux pour enfin nous savoir sereines. Mais j'habite loin de la mer, et les sirènes n'existent pas. Alors je pleure toute seule en mon cœur à l'intérieur.

Je voudrais avoir une maison avec des chambres pour chaque fois que je t'ai aimée. Des chambres qu'elles soient habillées d'or ou de misère, de silence ou de soleil, capitonnées de béton ou de bonheur, de chants d'amour, de joies souveraines, de complicité soudaine.

Tes pleurs sur l'oreiller qui trempent sur l'oreiller. Les autres sur le palier que tu trompes à mes côtés. Pour un empire notre première chambre partagée. Pour un empire le lit duquel je te poussais. L'empire de nos draps colorés, remplis de larmes ou de secrets. Sur le seuil de la chambre il y a toi, il y a moi. Chaque chambre où je t'ai aimée. Je t'aime je t'aime je t'aime, dans un vingt ou dans un cent mètres carrés. Pour un empire une sœur à mon chevet et très proche

La joie

# METTONS LES CHOSSES AU CLAIR

*Avî Cagin*

— le kremlin annonce ce matin que le président vladimir poutine se retire des négociations en vue de mettre fin à l'utilisation des armes nucléaires une décision qui a « choqué et grandement déçu » les parlementaires selon les dernières informations rapportées depuis le sommet international qui se tient actuellement à Ollon dans le canton de Vaud Emmanuel Macron a déclaré ce matin être « grisé » du retrait de son homologue russe avec lequel la France entretenait un rapport apaisé depuis l'accord du 24 janvier 2023 au sujet des énergies renouvelables en Suisse 99% des jeunes de 18 à 24 ans souffrent d'hypersensibilité selon une étude à grande échelle de l'université de Genève une maladie qui n'est pas reconnue par l'OMS mais qui appelle à de nombreux témoignages un reportage de Roxanna Müller un drame est survenu jeudi dernier dans la commune de Centovalli au Tessin une auberge de jeunesse a brûlé dans la nuit quatre personnes sont grièvement blessées dont deux Suisses et une personne a été retrouvée morte sous les décombres le petit village est en deuil aucune piste n'est envisageable selon la police locale je me sens si bien la vie est belle il faut croquer la vie à pleine dent et je la croque ne la croqué-je pas ? tout de suite une déclaration de la ministre deeeeeee

— je souhaite conserver des liens intacts avec les pays-membres mais malgré tout vous me devez quelque chose hier soir ma maison a brûlé et il ne me reste rien de mon enfance et j'ai si mal au cœur que j'en ai des bleus sur la poitrine et quelqu'un m'a dit qu'elle errait encore pourtant quelqu'un m'a dit que tu m'aimais encore mais l'a-t-on vraiment dit que tu m'aimais encore serait-ce possible alors mh mh mh mh mh mh mh mais qui est-ce qui m'a dit que toujours tu m'aimais je ne me souviens plus c'était tard dans la nuit j'entends encore la voix mais je ne vois plus les traits il vous aime c'est secret lui dites pas que je vous l'ai dit tu vois quelqu'un m'a dit que tu m'aimais encore c'est quelqu'un qui m'a dit que tu m'aimais encore serait-ce possible alors mh mh mh mh on me dit que nos vies ne valent pas grand-chose nanana comme

fanent les roses on me dit que le temps qui glisse est un salaud que de nos chagrins il s'en fait des manteaux pourtant quelqu'un m'a dit que nous échappons au délire La présidente de la Commission européenne a donné une conférence de presse ce matin Roxanna Müller vous êtes notre correspondante à Berlin Oui Monique l'ambiance est électrique ici à l'est du mur la présidente a déclaré à la presse « Nous, nous échappons au délire. Si vous étiez un couple une rupture s'imposerait. Quand je te vois j'ai plein de papillons, ça disait, d'autres fois ça disait que c'était comme une brûlure, les gens disent toute sorte de choses. Je n'ai jamais réussi à me détacher sereinement des gens. Jamais. Jamais. Ça n'arrivera jamais. Il faut combattre l'inflation » Des propos choquants, merci Roxanna Müller Merci Mes sentiments pour toi ne te regardent pas et cette fois-ci... Que garder de tout ça ? Les derniers mots de Victor Hugo furent

— On les a assez entendus, Avî !

— Ce ne sont pas ses derniers mots, dit Gaëtan, mais les derniers écrits que nous avons...

— Que gardons-nous alors ?

— J'en sais rien y'a trop d'informations

— Virer les conneries déjà peut-être Non, c'est le principe du texte, la connerie Bon alors met en gras les trucs importants Mais tout est important Même Carla Bruni ? Bah bien sûr quelle question Tu te rappelles cet hiver fin janvier début février Oui Quand tu étais ce qu'on pourrait appeler Oui oui Quelque chose comme pas malheureuse quoi Je ne m'en rappelle que trop bien mon cœur On garde ça alors Je suis désolée mon cœur mais on ne peut pas garder ce qui n'a jamais été à nous Alors juste le souvenir Si l'on voulait réellement dire ce qu'il fallait garder, alors il faudrait écrire les noms de tous ceux qu'on aime et il y en a vraiment beaucoup mais on ne les écrit pas surtout par peur d'en oublier un mais on les aime à donf

— Il n'y a pas autre chose ?

— Pour un empire ? Eh bien évidemment « Jamais je ne m'aplatirai



# LA PLUS GRANDE AR- NAQUE DU MONDE

*Fanny Cheseaux*

Soudain, je me suis rappelé la carrière de pierres où l'on jouait enfants. On l'appelait la carrière aux pierres d'ivoire. C'est là que je commençais à tailler ce dont j'avais besoin. C'était un travail éreintant, physique. Mes bras n'avaient jamais rien fait de tel. Mais Papa et Maman ne jurent que par l'exercice physique comme remède à tous les maux et ils savent mieux que moi, alors je m'en remets à eux. Après une journée à tailler des blocs dans l'ivoire malléable, je m'assied sur un rocher. Le soleil violacé se couche, entre les Jumelles et puis la nuit vient, et il faut se reposer malgré tout.

J'ai enfin trouvé le lopin de terre où je poserai la première pierre de mon édifice. Des figuiers sauvages y poussent, désordonnés, et je décide que c'est ici et pas ailleurs qu'il faudra construire et renaître. Cette nouvelle terre n'est pas loin des montagnes natales. On s'étoufferait sans leur silhouette réconfortante. Au loin, j'aperçois même un grand lac bleu. J'y vois tous les matins un groupe de cormorans qui se baignent en rond. On dirait un rite de sorcellerie, ils invoquent des puissances que personne ne peut connaître. J'aimerais être parmi eux, connaître la vie communautaire et cormorantaire.

Je chante une comptine ; *un cormoran, un corps mourant... deux cormorans, un coeur*

*mourant...* et je me rappelle l'immensité du mal qu'on s'est fait, et les derniers mots que j'ai entendu avant que le monde ne s'effondre :

- Ça sent les cendres tout autour de moi...
- Tout a brûlé, il n'y a plus rien.
- Qui es-tu, alors ?
- Personne, je ne suis personne. Ils ont tous brûlé. Elle a brûlé.
- Pourquoi ? Comment ?
- Ils ont allumé des brasiers sur leurs corps, eux-mêmes, les uns après les autres, pour ne plus avoir à te voir.
- Ils auraient dû me brûler aussi...
- Ils ne voulaient plus de toi, j'ai dit, pourquoi auraient-ils voulu brûler avec toi ?

J'avais été réduite à moins qu'une particule de particule de gouffre. Que faire quand le monde est noir et seul ? Alors, j'ai tenté l'unique chose possible dans ce genre de circonstance : j'ai écarté mes chairs, j'ai pénétré sous les couches de peau et d'épiderme millénaires qui gardent la trace des peines pour arriver au plus profond, et c'est là que j'ai trouvé ce que je voulais. Je l'ai vu, je l'ai saisi dans mes longs doigts : le cœur fripé comme une morille, rabougri comme Baba Yaga. D'un geste chirurgical, j'en ai biseauté un morceau avec un couteau très aiguisé et j'ai plongé ma

main, puis mes yeux, puis mon corps tout entier dans ce lambeau de cœur.

J'y ai vu les vestiges de la plus belle cité du monde. Il y avait de grandes tours scintillantes, des allées où se perdre des jours durant, il y avait nos odeurs douces et mélangées, et partout, une végétation qui avait été un jour luxuriante. J'ai retenu mon souffle. Tout était en ruine ; les tours ne tenaient plus debout, il manquait des pavés aux ruelles, les plantes n'étaient que des cadavres d'elles-mêmes. Des bosquets séchés côtoyaient des bonzaïs à l'air lamentable, et les massifs de roses étaient décharnés et moisissés jusqu'à la sève.

Aujourd'hui, j'ai posé la première pierre de ma cabane d'ivoire à la lisière de la forêt, une demeure en moi, et j'ai dû démêler ce qui t'appartenait de ce qui était à moi. J'embrasse le Grand Lac dans toute sa longueur. Je repense à la tendresse de certains regards aux yeux bruns rieurs qui m'ont aidée, quand j'étais devenue un nouveau-né à peine viable après ma visite de la Cité Morte.

Lentement, je me réchauffe à cette nouvelle liberté inespérée. J'étends les limites des possibles et les douceurs de la solitude. J'ai pris conscience de la plus grande arnaque du monde : il faut créer son bonheur soi-même, malheureusement. Je m'y essaie. Je prends mon

maillet, je me réfugie dans ma carrière d'ivoire et je sculpte, sculpte encore, j'ausculte mes plus petits recoins que je module à ma guise, je tabasse les souvenirs.

Il faut apprendre à être seule. Les jours sont longs dans la cabane et je frissonne parfois de solitude dans la nuit. Je passe des après-midis frénétiques à me rouler sur le sol dur, à tailler et à empiler les blocs de ma cahute, puis je commence le vrai travail. Derrière la cabane, je plante des tomates faiseuses d'argent. Je chante à mes compagnons les figuiers. Je range les souvenirs dans les interstices des pierres, j'enlève les pétales des fleurs de la rue des roses pour les remplacer par des plants de courge qui me nourriront l'hiver venu.

Un jour, je commence à apprécier les longs-après-midis de solitude. Ils deviennent des délices à savourer. Et quand je bois de la liqueur de fruits le soir et que je danse sous la lune, ce n'est plus à toi que je pense. Nous sommes heureuses.

Les choses m'appartiennent enfin. Je me trouve dans les murs de la chambre que j'ai bâtie. Je danse avec d'autres ombres, et chaque fois, je m'oublie et je crie, j'existe, enfin j'existe ! Je danse couverte d'une branche de saule pleureur, je me baigne nue face à la lune rousse et nous prions : « Faites que je me souvienne de cette soirée ! » Je me baigne nue dans la nuit noire entourée d'un gang de nymphes aux cheveux noirs et brillants. Je me baigne nue encore, quand le soir tombe sur une journée sans soleil. Tout est bleu, le lac, la pierre des montagnes, les reflets enneigés, du bleu partout, sauf sur moi, car je te l'ai dit ? J'existe enfin.

Un jour de décembre, mes figuiers enneigés me murmurent que tout ira bien dans ma cabane d'ivoire ; et je les crois ! Je pose la dernière pierre à ma demeure. J'allume un grand feu, sans toi, et je le regarde tout en chantant les notes qui me passent par la gorge. Dans les flammes, je vois l'enfance-été qui se consume ; je vais la réinjecter à petite dose autour de moi. Je vois les rires de nouveaux frères et sœurs glanés le long du chemin, et les yeux émus des anciens que j'ai réussi à conserver en remodelant mon amour pour eux.

Le matin, quand la lumière du jour revient, que les hérons sont encore maîtres des berges, je saute dans l'eau froide du lac. Puis je marche des kilomètres, seule, jusqu'à ce que mes genoux me lâchent et que mon cœur palpite, juste pour me rappeler que j'ai un corps et un cœur. Méthodiquement, j'ai parcouru tous les chemins qu'on a empruntés ensemble, et maintenant, ce sont les miens ! Ils m'appartiennent.

# MUSIQUE

**Hugo Carrard**

Il voit la boîte, il l'ouvre : milles éclats splendides. De l'argent, du diamant, de l'or et des notes si précieuses que leur jaillissement cristallin les rendait plus délicates encore que les bijoux disposés là. Un mirage lui parut : était-ce l'élégance de la marqueterie l'ayant attiré vers l'objet qui le fascinait le plus ou plutôt tous ces trésors inestimables à ses yeux d'enfant, cet étalage de joailleries splendides qui ne cessait de l'émerveiller ? Les yeux sûrement se glorifiaient de ce spectacle, mais c'étaient les oreilles qui en profitaient le plus, sans même que le garçon ne s'en rendit vraiment compte. Lorsqu'il soulevait le couvercle orné de feuilles d'or et de nacre, du Mozart s'élevait et emplissait la chambre d'une mélodie subtile, pourtant candide. Un éventail de notes se déployait et c'était en murmures qu'elles l'atteignaient, lui, tellement captif de cette mélodie si douce et envoûtante. Le garçon ne savait pas s'il avait le droit d'être ici, dans la chambre parentale, à fouiller dans les affaires de sa mère, en particulier son coffret à bijoux. Mais la boîte à musique que ce coffret recelait l'y ramenait sans cesse ; comme un goût de reviens-y, un chant de sirène maternel, attrayant néanmoins, irrésistible... *Rater la note, rater le bémol foutu bémol pas à la clé à l'armure la tonalité y penser – sinon la main gauche pas mauvaise sage qui accompagne bien mais la main droite penser au bémol altération de l'harmonie – mal à lire la partition il fait bémol sombre sans regarder les doigts aveugle pénible ce déchiffre sans avancer oublier tout le temps répéter.* Chaque fois le garçon procédait à l'identique, à la manière d'une liturgie savamment orchestrée : ses parents absents ou occupés, il s'introduisait dans leur chambre, allumait une pâle lampe de chevet, discrétion oblige, puis s'emparait du coffret. L'instant promettait toujours d'être délicieux. Bien installé sur le lit, il remontait délicatement le mécanisme, puis ouvrait l'objet dont la facture l'épatait sans qu'il se lassât une fois même. Alors, le mouvement s'enclenchait, faisant tourner le cylindre de cuivre constellé de courtes pointes. Des lames venaient s'y crocher avant de s'en libérer en émettant un bruit, un son, une note. Le

silence s'emplissait à jamais. L'arrangement choisi des pointes composaient le début de la *Petite musique de nuit* de Mozart. En l'écoutant, le garçon manipulait les bijoux, empreint de fascination. Il jouait avec gentiment, se laissant bercer par cet étalage d'or et de pierres, par cette mélodie si naturelle qui le happait loin dans la rêverie, qui transcendait le temps et les générations pour l'atteindre profondément dans son âme, faisant vibrer l'humanité toute entière.

Il voulait reproduire cela. Engaillardi par cette entreprise, il parla à sa mère du coffret. Elle ne lui en voulait pas, au contraire, et alla dépoussiérer au grenier un petit orgue électrique, une espèce de mélodica dotée de ventilateurs qui faisaient un bruit affreux lorsqu'on branchait l'instrument. Le son qui en sortait était consternant, mais l'enfant s'en trouva ravi. La mère l'installait près d'elle, à même le sol, pendant qu'elle repassait longuement le linge, désormais distraite par les aimables sottises que son fils jouait. Lui adorait ces moments familiers ; le ronronnement du fer à repasser paraissait protecteur et, surtout, il avait déjà un public. Mozart se trouvait encore loin de ses interprétations tant ses doigts se mouvaient avec maladresse. L'instrument soufflait un son criard, les mélodies spontanées mouraient dans l'immatunité incertaine, dans son ignorance enfantine. *C'est quand même dur Prokofiev la valse donner bémol de l'élan comme un ballet de mains pas trop fort avant le fortissimo tenir le rythme laisser de l'espace – l'émotion comme une palette de couleur du bleu du rouge du cramoisi sensible rude et – tu manges la mesure un temps en moins rythme qui flotte ils vont pas aimer pas s'apercevoir de toute façon trop flottant bémol comme une machine à écrire Glenn Gould mal au cul sur ce tabouret dos droit main droite paume plate le cinquième déployé rater oublier tout le temps répéter.* Plus tard, l'orgue ne suffit plus. On inscrivit le garçon au conservatoire. Le piano se présentait alors comme une évidence. Or, le garçon était encore trop petit, trop court, il n'atteignait

pas les pédales de ses pieds ballants. Il fallut lui installer un réhausseur. Ses doigts encore engourdis n'avaient aucune coordination, aucun but. Son enseignante dessina le contour de ses deux mains sur la première page d'un cahier de portées encore vierge, les silhouettes couronnées de chiffres pour chaque doigt. Rapidement, toutes ses partitions furent constellées de cette numérotation quinaire. Chaque jour le garçon déchiffrait ces portées noircies, psalmodiait des gammes, devinait le rythme, découvrait les mélodies et rencontrait le son, le silence, même les deux à la fois. Bach le développait, Chopin l'émouvait, Schubert l'intriguait et Beethoven l'ennuyait. Toute la pléiade de ces compositeurs scolaires, tous les répertoires les plus usés, les plus rabâchés qu'un Steinway put connaître y passèrent. Avec le temps, bien après qu'on eût enlevé le réhausseur, il découvrit d'autres gammes et d'autres modes, dont les bases du jazz. Il allait plus loin encore, plus loin que les conservatoires et les hautes écoles de musique. Sa formation, bien qu'ennuyante, était à l'image du déchiffrage d'une nouvelle pièce : longue, lente, parfois stagnante, mais obligatoire, pour finalement arriver à l'interprétation, à la représentation et à la performance. *Mode myxolydien sur le IIe degré sympa l'accord bémol majeur 13 survoler le clavier comme Petrucciani – rater le bémol encore pas du clavicorde le ragtime oublier improviser pleurer beaucoup solitaire sur l'instrument jouer un morceau joué par des millions d'autres – virtuose en costume noir le bémol le noter sur la portée et l'entourer cinq fois.*

Il fallait le voir à son grand piano, au milieu d'une scène épurée et sombre, les projecteurs l'isolant du public et le silence comme seule réponse avant l'applaudissement final. Il était encore ébloui de la boîte, de cet instrument maintenant noir, étincelant, aux dents d'ivoire et au ventre d'acier. Ses doigts le parcouraient de caresses et de respect. Le public l'écoutait avec attention depuis des années avec fidélité en différents endroits, mais, à chaque fois, dans la solitude de la scène et de la célébrité, il jouait pour sa mère qu'il croyait toujours à côté de lui, à repasser. Il entendait le ronronnement du fer qui l'accompagnait, auquel il apportait des modulations infinies. Qu'importe le morceau interprété, il revoyait sans cesse la boîte nacrée gorgée d'or, l'orgue électrique qui s'essouffait à la moindre mélodie. Qu'importe les instructions qui ornaient la partition en didascalies ronflantes, les *forte* et les *crescendo*, il creusait son cœur et soulevait ses souvenirs qui se répandaient autour comme une semence d'où germeront le pardon et l'oubli. Car en jouant, il revoyait tout ; il remuait les douleurs qui l'avaient ému, les peines qui l'avaient crevé ; les amours meurtris puis ignorés qu'il abandonnait dans une passion idyllique sans crépuscule, les terres desséchées des étés trop longs où il découvrait son corps du bout des mélodiques doigts, où il rêvait de celle qu'il aimerait, qui sentirait le cèdre, l'embrun, le lait chaud, la framboise et la pluie. Et quand la fin du morceau approchait, il laissait son étroit tabouret et s'envolait au-dessus du public, planant par-delà des crânes et des masses chevelues qui écoutaient sagement, allongeant les têtes d'opaline qu'il venait effleurer presque. Il volait loin au-dessus du silence, loin dans l'harmonie du bruit. Vélocité de l'impériale mélodie. Bémol – Et la salle de concert feutrée de velours rouge absorbait le tumulte des pieds dansants ; comme le fond de teint et les poussières volatiles dans la lumière du projecteur, toujours attendre le dernier mouvement d'une symphonie pour applaudir, vapeur du fer à repasser et coton chaud un peu brûlant du soin maternel qui l'aime plus que sa propre vie – toujours danser jouer du piano debout et bémol rire de la mort car la musique est éternelle sans jamais se taire mais fredonner chanter crier glorifier le premier langage de l'humanité qu'on trouve parfois dans une boîte et qui rappelle maman et l'enfance pure – répéter l'arpège et savoir ses gammes qu'on plie pour faire des mélodies avec des bémols et des dièses des croches et des soupirs répéter encore oublier surtout jouer ensemble et s'accorder s'écouter puis le bruit du monde s'harmonisera et l'on ne parlera à nouveau plus qu'une seule musique.

S'IL SE POU-  
VAIT QU'AIN-  
SI JE DEMEURE  
(NOTES SAUVÉES)

*Victor Louis Joyet*

Les rêves sont des lotus sereins –

\*\*\*\*\*

Comme un principe actif fait battre le regard. L'émotion. D'être pénétré. Par le monde, mais sans y réfléchir. Sans y penser à l'instant. Maintenant seulement. C'est-à-dire un peu après. Quand on l'a senti touché éprouvé. Sans fard. Ni paupières.

Écrit.

Le pépin des jours.

Une chose est sûre : on ne choisit pas les mots les vers les phrases les paragraphes qui nous marqueront pour la vie ; ils s'imposent et se répètent, un point

c'est tout.

Je vais donc écrire,  
parce qu'il est temps de vivre.

\*\*\*\*\*

La nuit saigne noir. Étoiles. La brume avale le capot le visage. Il aurait pourtant suffi d'ouvrir les paupières pour éviter le gouffre, échapper à la rapine sèche des pensées, souffler.

Car ce qui nous intéresse finalement, ce n'est pas tant l'aveuglement des "choses sérieuses", mais bien ce qu'il y a de sérieux dans chaque chose.

Comme chaque histoire que je raconte, je ne sais pas où elle va. Ou ce qu'elle voudrait dire. Mais il y a quelque chose, une impulsion un truc, un petit rien, qui cherche à me mener au cœur du geste, au

vortex de l'idée.

Comme faire l'amour en confiant vraiment ce qu'on désire, le cœur des choses.

Ainsi donc va la manne des soupirs dans l'entrechat des jours, par à-coups, tac-tac, tac-tac, prompte rêche geignante. Elle s'enlise grinçant brutalement, et rien ne la retient

dans nos mains. Elle s'en va sous les roues des voitures, à chaque milliseconde se consumant contre le bitume des regrets. Les ressacs du chagrin trimballés d'une lieue à

l'autre de la nuit. Parce qu'il fallait bien dépenser ce qu'il nous restait d'énergie à ruminer vaguement.

\*\*\*\*\*

« ... Pourquoi dans toutes nos langues occidentales dit-on « tomber amoureux » ? Monter serait plus juste. L'amour est ascensionnel comme la prière. Ascensionnel et éperdu. Chez les insectes isoptères, tout individu sexué reçoit aussitôt sa paire d'ailes. Je la revoyais une nuit à mes côtés sur la jetée du port de ma ville natale. L'été, le silence, l'approche de l'aube. [...] Je reconnaîtrais sans peine l'endroit où j'ai senti comme une aveuglante

déchirure dans le noir, où j'ai eu les poumons dévorés de bonheur. La vie d'un coup acérée, musicale, intelligible. Surtout ne rien dire. [...] Monter... »

Nicolas Bouvier, *Le Poisson-Scorpion*

Une amie, lorsque une fois nous discussions de l'amour, m'a suggéré qu'il manquait au Français des mots pour qualifier ce sentiment. Qu'amour seul était trop vague pour décrire le spectre large mais précis de cette sensation plurielle.

Ou peut-être nous trompons-nous simplement de verbe

dès le départ.

\*\*\*\*\*

Sous le ciel retroussé sur la campagne l'obscur fatigue me prend, qui me traîne de pli en repli. Œil ouvert œil clos, je cligne sans cesse et sans contrôle sur mes paupières. Œil ouvert œil clos, j'abdique ma capacité de réflexion dans ce mi-sommeil d'un janvier trop chaud. Même s'il neige soudainement de gros flocons chargés de pluie, il fait trop chaud pour la saison, et je sombre dans ce temps sans temps. Époque dérégulée de la conscience et du réel. Trop crevé pour gonfler la poitrine à pleins poumons. Trop maussade pour bomber le torse de mes jours contre ceux du monde.

Souvent je me laisse prendre par la ballade de ce qui aurait pu être. Danse rêvée dansée seulement comme dans un film. Au lieu de mener le pas de se prendre au rythme de l'action à deux ensemble dans le mouvement. Toujours imaginer sans matérialiser.

Est-ce que ça fait vivre ? Ou est-ce qu'à force j'en souffre de croire survivre en me racontant des histoires jamais vécues ? Que je tiens à garder. Aucune idée. Ni aucun songe disponible. Parce qu'il n'y a pas d'autres rêve que celui que tu entretiens à travers tous les autres. Pauvrement. Sans espoir. Presque inespoir mais désespoir parce que j'attends qu'arrive quelque chose que

je ne cherche pas à provoquer. Pris dans la danse seule de la pensée. Piètre ballerine de la vie entêtée à ne pas s'ouvrir à des bras vrais à un corps solide et franc pour valser grandement sur le parquet des envies. Vraiment. Il n'y a pas d'autres rêve que celui que tu entretiens à travers tous les autres. Vaguement. Sans force. Sans effort d'imaginer autre chose que ce que tu imagines sans cesse. Quand il faudrait bien qu'il n'y eut plus aucun songe disponible que celui qui serait action. Vérité. Réel.

\*\*\*\*\*

Arthur Rimbaud. "Arthur Rimbaud". Nom seul que je garde. Qui évoque tout en moi. Ce que j'aime. Ce que je vois. La façon-même dont je regarde. La manière précise que j'ai d'écouter. Ce nom me donne tout. Ce dont j'ai besoin. Ce dont je ne peux me passer. Arthur Rimbaud. Patti Smith de fait. Dylan. Bowie d'une certaine façon. Lou Reed. Villon. Une certaine idée de Paris. Illusions. Mensonges. Inventions de moi. Façons de se concevoir, de s'imaginer, de se vivre. Arthur Rimbaud. A qui je pense toujours. Pour le meilleur toujours. Arthur Rimbaud. Avec moi. Comme avec tant d'autres il est.

Arthur  
Rimbaud.

Que je garde bien en moi.

\*\*\*\*\*

Lorsque de l'hiver monteront les abeilles, il en sera fait de nous. Pour le meilleur seulement. Et peut-être la terre bourdonnera-t-elle dans le bonheur d'un miel apaisé.

En vivant d'une solitude qui se vide.

Longtemps j'ai pensé que.

Aujourd'hui il est temps de.

Garder les souvenirs qui valent la peine d'être vécus.

Vivre dans un monde qui ne soit pas toujours dans les normes. Qui ne soit pas toujours selon la loi. Comme toi et moi. Qui ensemble faisons foi.

\*\*\*\*\*

Liberté donc, j'écris ce mot, mais je ne sais pas ce qu'il veut dire, liberté, je lis ce mot, mais je ne sais toujours pas ce qu'il veut dire, liberté, je dis ce mot, et je sais encore moins ce qu'il veut dire. Et tout le monde l'écrit, tout le monde le lit, tout le monde le dit, mais tout le monde ne sait pas plus que moi ce qu'il veut dire. Là-bas il signifie porter une arme, ici rire de qui et quoi l'on veut comme on veut, là le droit de tuer, ici-là ne pas devoir porter un casque à moto violer dégrader l'autre s'en prendre au patrimoine s'enrichir sur le dos des plus pauvres détruire le monde annihiler le vivant croire que l'humain est au centre du monde et encore et encore, et peut-être qu'enfin, un jour, quelque part, pour quelqu'un il signifiera vraiment liberté, c'est-à-dire réflexion sans cesse réfléchie. Et peut-être qu'on pourra vraiment le garder.

\*\*\*\*\*

Quand tu trouveras le temps de te retrouver. Tu me demanderas s'il y a des "choses" qu'on ignore à mon sujet. Sans doute même que tu te le dis, et sans doute que tu le sais, si tu poses la question. Bien sûr. Qu'il y a. Des "choses", Qu'on ignore à mon sujet. Bien sûr. Qu'il y a des "choses" que je tais. Des "choses" que je cache. Des choses que je garde. Que je masque pour moi. Parce qu'il y a bien des "choses" que moi-même j'ignore à mon sujet. Ignorance primaire au fond de soi. Que nous ignorons toutes. Qu'il faut creuser. Chercher à faire surgir pour soi. Avant de.

Peut-être. Éventuellement.

A condition  
de.

*Exposer aux autres.*

\*\*\*\*\*

Je me souviens d'un roman de Jacques Chessex. *L'éternel sentit une odeur agréable.* Ambiance sado-maso dans la campagne vaudoise. J'avais 16 ans. Comme les protagonistes si mes souvenirs sont bons Mais ce n'est pas de cela dont je veux parler. Quelque part je lis : "Construisez votre vie sur ces instants auxquels vous appartenez, sur les gestes oubliés qui l'ont produite. Qui l'ont permise, en même temps qu'ils l'ont perdue." J'en conclus que. L'éphémère sentit une odeur agréable. C'est ça que je me propose d'aborder. C'est de cela dont je voulais parler. Une histoire ancienne, que j'ai rencontrée au bord du lac une fois, au fond

de ma mémoire.

Pour un paradis silencieux en train je m'entraîne dans la musique d'un quelque part qui m'appelle pour tatouer ma peau. Et le silence du visage de ma vie. Précisément je m'entraîne vers la peau immense de mon silence. Vers le silence intarissable de ma peau bercée de tout petits mots. Perclus dans chaque pore, au fond de chaque cellule, brins de conscience chavirant à l'unisson dans la baie en allée de milliards de vies. Où constamment se meurent et renaissent et meurent et naissent encore avant que de retrouver humblement la poussière, ces milliards de vies. Avant que de redessiner pour un temps le contour de la matière d'où l'on vient et finit sans exception.

\*\*\*\*\*

D'une pierre deux nuits. Valeur d'un soir avant l'aube. Je ne sais pas ce que je pense de ce souhait. De cette envie, de ce désir de défaire l'onglet clos du manque d'un coup sec du bout de mes doigts. Je ne sais pas quoi faire de. Cette panne. Cette panique face à la possibilité. Je ne sais pas savoir. Comment dire sans détour. Sans perdre la chance. Sans laisser couler le secret sous les ponts. Comment commencer. D'une pierre deux coups dans ma face. Face à l'ingérable face à face. Combat. Pugilat dans le vent et dans l'idée. De quelque chose qui n'aura jamais lieu parce que je n'ose pas. Peur. Et pondérer soupeser étiqueter analyser payer réviser recompter, aucun moyen d'être sûr face à la dette. Parce que j'ai peur. De cette envie. De ce désir de tirer sur l'ourlet abîmé du corps abîmé en surface.

De garder

De laisser aller

De  
retenir

*Ce que la terre pense du ciel.*

\*\*\*\*\*

L'enveloppement idéal sera forcément celui où la nuit trouvera le soleil-cicatrice qui garde le silence et ne punit pas. Brûle à pas de loup et brasse sans souffle les aveux nécessaires à l'envie. De violence pour montrer qu'il a encore un visage. Pour souligner sa semblance avec le massacre et le destin pris sans sourciller sur son dos.

Quand la nuit mâche une kyrielle d'oranges surprises entre deux baisers de soleil. Éclate à l'horizon le ciel blessé par les sanglots. Qui s'écoulent dans les longs boyaux de la pluie. À la lumière des étoiles. Je reconnais mes morts. La pierre est phrase.

\*\*\*\*\*

Tu vois le bruit que font les grenouilles qui coassent la nuit dans un étang ?  
Et celui du palmier qui surmonte les sables ?

Me voilà seulement suggérant, invitant à imaginer. Me voilà voile venant vers toi dans un instant de suppure. De chaleur dans la venaison du verbe et de la peau. Le volume du soleil à l'étroit dans ma main diminue, disparaît. Aux antipodes, des villes sinueuses d'où la lune est exilée, le soleil proscrit, et de mise la poussière des îles blanches et du sourire en coin.

Qu'ai-je à dire à la terre, moi qui suis du ciel ?  
Qu'ai-je à penser d'elle qui pense toujours

à moi ?

La chaînette arrachée à tes larmes cliquette comme des fers. Et revient l'hécatombe des corps célestes sur la mer. Après avoir lacéré la chair vive des antipodes.

Rasoir

Lacets

Je voudrais un nasturtium fait de tes yeux

Dans les rêves il y a les algues de la pensée.

\*\*\*\*\*

J'aimerais vous dire que je vous laisse ma vie. Seulement ce me semble bien lourd à léguer. A supporter. Je préfère imaginer que je vous laisse ce que de la vie j'ai pensé. A votre tour

d'en penser ce que vous voulez. De la vie. Des mots. Chaque mot justement. Nouvel espace d'existence. Dans chaque mot laisser vivre ce qui est vie. Tout ce qui est vie. Tout. Chaque mot. Tous les mots. Chaque mot chaque fois dans un seul mot. Chaque mot nouvel espace d'existence. Pour laisser vivre tous les mots. Pour retenir chaque mot. Et pour tous les mots à l'intérieur de chaque mot. Chaque mot à l'intérieur de chaque mot à l'intérieur de chaque mot nouvel espace d'existence pour chaque mot. A l'intérieur de chaque mot nouvel espace d'existence. Pour tout. Tout ce qui est. Pour chaque mot. Tous les mots. A l'intérieur de chaque mot. A l'infini laisser vibrer tous les sens possibles. De chaque mot. A l'intérieur de chaque mot. La répétition d'elle-même même existante. Dans chaque mot à l'intérieur de chaque mot. Essentielle. Fractale. Incessante. Mathématiquement. Physiquement. Constitutionnellement itérative la vie. Chaque mot dans chaque mot répété. Révisé. Revigoré. Galvanisé. Par chaque mot vibrant de tous ses sens dans chaque mot à l'intérieur de chaque mot à l'intérieur. Immanente respiration. Nécessaire souffle. Sans lequel aucune vie. Dans les mots. Aucune. Variation en tension. Permanente. Sans quoi pas de vie. Pas de sens. Dans la vie. Pas de mot dans chaque mot à l'intérieur de chaque mot. Parce que chaque mot vie. Chaque mot souffle. Chaque mot souffle de vie miraculeusement relancé. A l'intérieur de chaque mot à l'intérieur de tous les mots à l'intérieur d'un mot seul. Souffle. Musique. Pour s'y retrouver. Nuance ramenant au souffle premier. Au balbutiement initial. Variation dans le rythme. Pour ramener à l'ensemble vital. Au cœur de la composition. De la vie. Chaque morceau morceau d'un morceau. Chaque mot morceau d'un mot morcelé ligaturé à l'ensemble. Au corps du monde. A l'ossature pulmonaire du mot. A la structure cardiaque du sens. Le souffle sans quoi cesse le rythme. S'arrête net. Et tout le reste avec. Retenu en sa foulée. Interdit trompé en sa demeure. La vie. L'existence. De tout. Le génome de chaque mot à l'intérieur de chaque mot tué si se referme un espace d'existence. Si s'arrête un mot. Si cesse un son. Si s'assassine le sens. Si s'arrache un membre. Se disloque une possibilité. S'anéantit le souffle. De la vie. Chaque mot chose fragile. Entre souffle et rythme. Chaque mot chose sensible. Chose bouleversable dans l'indémontable équation de la vie. Qui cesse si cesse le souffle.

\*\*\*\*\*

Un fragment de ma tristesse s'est décroché ce matin. De la cursive de mon histoire. Tombé à l'eau. Errant. A flots. Aucune maîtrise sur sa dérive. Surgissant de-ci de-là dans ma journée. Dans mes heures passées le regard dans la tête. Dans le vide. Dans l'inactif de quelque illusion de geste. Dans quelque mirage d'action. Dans quelque faux reflet de faire. D'acte jamais commencé. Fragment. De ma tristesse.

Dérivant

vers ma nuit pour

se perdre quelque part là-bas j'espère.

Et laisser libre mon lendemain.

Où rien ne va dans mon sens. Ni le vent. Ni le train. Ni ton regard. Ni mes pieds. Ni même mes pensées. Rien ne m'écoute. Donc rien ne m'entend. Rien ne rien ne. Considère vitale mon existence. Rien ne m'accorde. L'attention que je désire. Pas même les feux rouges ou les portes automatiques des grandes surfaces. Rien ne me pense à la hauteur d'être mesuré. Je réside ici en demi-teinte. Esquisse inachevée. Croquis croqué par le temps.

Oublié.

Chassé par les vagues au fond des poches.

Tentative tentée sans courage.

Abandonnée

sur le bord de l'autoroute.

Au milieu du monde.

Sans rien. Pour aller dans mon sens. Ni le vent. Ni le train. Ni ton regard. Ni mes pieds. Ni même mes foutues pensées.

Je n'explique rien. Tu comprends par toi-même les mots de mes mots. Tu as beau être mon amie, j'ai malgré tout un sentiment intarissable pour toi. Car ce livre réveille inévitablement la nuit où nous avons failli, tenté.e.s, nous embrasser, nous toucher, prendre le chemin.

Des corps.

\*\*\*\*\*

Je pénètre d'un coup dans la station-service, revolver en main, le pas bien engagé, prompt, prêt à en découdre avec tout ce qui se présenterait à ma vue. Dedans, coup de pied dans l'étalage de cartes postales. BIM ! A gauche un homme. BOOM ! Je lui explose la tête. Puis celle d'un gosse à côtés. Je crie. Les client.e.x.s et employé.e.x.s hurlent, mais je le leur en laisse à peine le temps. BOOM ! BOOM ! BOOM ! Et de cinq. Plus que deux. On va s'amuser. Je saute par-dessus le comptoir. Empoigne l'employé par le col avant de lui infliger un fatal coup de poing en travers du visage. BOOM. Lorsqu'il est à terre, BAM, un coup de pied dans les côtes, BOOM un autre dans la tête, et PAN ! je lui l'explose d'un seul coup. Du sang partout. La dernière personne s'est évanouie. Je l'attrape par les pieds, la tire hors du magasin, la dispose 5 mètres devant ma voiture, sur le goudron fumant, m'installe au volant, baisse la fenêtre, PAN ! PAN ! PAN ! PAN ! PAN ! PAN ! PAN ! je tire à bloc sur les pompes à essence, sors une cigarette, l'allume, l'essence coule, balance ma cigarette sur un des flux, le feu prend, démarre plein gaz, écrase la personne qui reprenait conscience, PAF ! sa tête explose, BOOM ! la station-service entière part en pétard et moi je décampe plein régime sur la route en direction du... PAF ! Une voiture percute la mienne en plein flanc. Mourir. Je vais.

Le soleil brille.

Il fait grand bleu devant mes blancs.

Le monde me revient :

cette nuit,

j'ai tué.

J'ai tué, alors que je ne le voulais

pas.

Pourquoi cette délectable hécatombe dans ma tête ?

Je reste allongé

à y

*penser.*

Confus. Il me faut maintenant m'activer. Quelle heure est-il ? Je dois prendre ma douche avant de

*partir,*

sans quoi impossible d'émerger entièrement.

Le voudrais-je au fond

émerger entièrement ?

Peu importe. La douche. Chaude. Pensif. Poussif. Confus. Perplexe. Je me savonne en pensant confus. Que.

Dans ses yeux roule le tourment sans fin de la terre, roue ardente dans le jour rond que rompt l'horreur de la pupille habitée par le calvaire.

\*\*\*\*\*

J'étais bouleversé par sa mort. Que de nuits que d'heures sous les étoiles à la poursuite de ses paradis perdus. Depuis le matin à l'annonce de sa mort, je regardais sans bruit dans le vide. Songeais à cet étrange oiseau de nuit. A son chant de tige courbée vers son propre reflet. Noctambule discret. Couturier du son et du silence. Oiseau à l'élégance atemporelle, à ça de vaciller à chaque pas, si fragile, si pur dans les vestiges du chaos. Il était un échassier qui n'avait jamais trop su tenir sur ses pattes, tout juste à ça d'être brisées. Mais qui avançait presque invisible pour éviter la moindre nuisance à son allure. Chacune de ses paroles, chacun de ses sons me revenaient à l'esprit et défilaient en caractères mobiles devant mes yeux. S'il avait eu une couleur, un bleu de nuit entre le noir et le violet, crépitant comme vieille pellicule. A y penser, je me voyais dans un film sans paroles. Au volant d'une Cadillac. Ray-Ban verres teintés. Cheveux au vent dans la nuit d'été chaude musicale, la voiture roulant seule, rêveusement propulsée vers les bords de mer.

Je revoyais flous abstraits impressionnistes les retours nocturnes en voiture avec ma mère. La radio diffusait ses plus grands tubes tandis que les roues frôlaient l'orée des bosquets et des champs, et que les virages mimaient les variations inégales de sa voix. La campagne repeinte au travers du pare-brise par ses bouleversantes toiles sonores, ces nappes de couleurs déposées sur le soir illuné. Pas un soupçon de réalisme, pas une seule manifestation de logique. Le monde tournant sensiblement au gré du rêve. Lent. Illusoire... Mélancolique et céleste toujours.

Je me plaisais à l'imaginer passer délicatement ses aiguilles dans des vapeurs synthétiques pourpres. A l'écoute attentive de la plus chancelante modulation sonore. A chercher le timbre parfait dans son studio à peine éclairé. Je le voyais bien là. Couturier du silence au milieu de bibelots de l'*american dream*. Flippers juke-boxes figurines de pin-up. La pièce illuminée seulement par les réverbères du boulevard. En quête du son le plus précis et le plus instinctifs pour traduire son imperceptible état d'esprit. Je pouvais presque toucher son humeur de *dolce vita* toujours voilée, toujours feutrée et tendre sous les néons de la boîte de nuit. Parcourir les rues sans vraiment bouger sans vraiment avancer. Un peu menteur sur les trottoirs. Trainer parmi les costumes les chapeaux les robes froissées les peaux de sueur qui composent l'été urbain. A la recherche d'un coin où rêver sans déranger. D'une alcôve dans la foule et la ville. Et prolonger la nuit. Allonger la musique.

\*\*\*\*\*

mais comprends-moi bien je déteste les adieux  
même s'ils disent l'essentiel à mes yeux  
combien on a pu s'aimer  
combien on a pu aimer

\*\*\*\*\*

Je me focalise moins sur ces heures qui passent le matin dans tes yeux ; j'en attends simplement plus du monde autour de toi.

Or à qui adresser ce sourire qui t'es destiné  
Quand la terre a aboyé sur mon cadavre ?

\*\*\*\*\*

Que fait un insomniaque ? Il dort.

\*\*\*\*\*

L'apaisement repose dans l'accouplement du ciel et d'un champ de colza à l'horizon

Et le monde s'endort toujours strictement dans des espaces infinis

où n'existent que le miel  
l'ardeur  
et le bonheur  
de s'engluer sans trêve

sans nom

\*\*\*\*\*

la terreur empaille les villes  
et garde leurs ombres dans la boue  
soleils écartelés entre le miroir et le rêve  
auxquels je ne peux plus penser

sans entendre respirer leur souvenir

\*\*\*\*\*

Affirmation vivante :  
j'écris des poèmes en mémoire de ma mortalité.

Seulement, des menhirs ont été détruits pour construire un Mr. Bricolage....  
Alors que suis-je ?

pour vouloir garder...

hurler  
comme le cheval de guernica  
dans les rues du monde  
quand un millier de bombes pourraient aisément être un millier de fleurs

Faire de la tyrolienne sur le fil du temps

\*\*\*\*\*

J'aimerais beaucoup, beaucoup, retenir la mer des jours. Celle qui tombe comme eau d'été sur la figure. Lisse fraîche sans embêtement de givre et de misère. Celle simple qu'on voit s'écouler dans les lampadaires encore timides au soir qui monte. Lorsqu'il ne fait ni trop jour ni trop nuit ni trop bruit pour que, déjà, ils irradient. J'aimerais beaucoup, oui. Beaucoup.

Retenir l'amour plus que tout. Parce qu'il recèle lui-même la mer des jours et la retient sans fin, limpide. Parce qu'il permet seul de voir ce qu'il y a à sauver. Banalement. Mais merveilleusement surtout. Subtilement. Intimement. Comme la terre et l'espérance de notre réelle cohabitation avec elle hors les illusions de notre infini recyclage. De notre infinie obsession des gazons verts des autoroutes des morts par balles policières. Hors des besoins faux. Hors le superficiel du comblement par achats consolateurs. J'aimerais beaucoup, oui, plus que tout le sauver l'amour. Parce qu'il nous sauvera seul. Et nous sauve déjà seul un petit peu. Par petits instants. Par petits endroits. Par petites personnes chanceuses de l'entretenir après l'avoir rencontré quelque part, oui, mais quelque part quand même. Beaucoup, plus que tout, oui, j'aimerais sauver l'amour, oui.

Retrouver les insectes et les garder avec nous. Dans nos jardins, dans nos cœurs. Purifier notre dégoût des choses essentielles, des êtres nécessaires plus que nous à la vie.

Quelque part, j'aimerais beaucoup te retenir. Oui. Toi. Te retenir. Mais on ne retient personne. On ne retient rien. Du torrent du monde qui fait son chemin dans les creux des envies des besoins des matins des maisons des lisières des désirs des continents des poussières des chagrins des requins des montagnes des ressacs des regains de tristesse et d'excitation dans les creux des regards des buvards des bavards des avars des herbes folles de l'écume des regrets des canards des lits des matières des chemises des cahiers des livres des mesures des étoiles des gravats des sentiments dans les creux des abattoirs des festivals des cancers des ivresses des joies du sexe de la vie vécue sans artifice des colliers de perles et de toc dans les creux des brics et des bracs des déserts des verres des voitures des crimes des délits des châtiments des oraisons funèbres des cathédrales des galets des poèmes des chansons des venaisons des charniers d'aube fine et de nuits drues, non. On ne retient rien, non, du torrent du monde qui coule dans nos pas.

On retient l'amour peut-être qui revient et s'en repart sur son chemin. On retient sa retenue, peut-être, son excès, peut-être, mais jamais, non, son enthousiasme d'aimer, non, jamais il ne faut le retenir son besoin de donner l'amour qu'on s'enfume d'abriter dans le secret.

J'évite le mot garder même si je voudrais l'utiliser. Il est contre le torrent du monde qu'on ne retient pas. On ne peut que vouloir garder. Vouloir retenir. On ne peut garder qu'au conditionnel. On ne peut retenir que dans la formulation du désir. De l'envie de vouloir retenir. De vouloir garder. De souhaiter retenir ou garder. Purs souhaits. Désirs bruts. Formulant par détour l'inévitable passage du temps. Formulant l'éphémère sans l'accepter réellement. Formulant du bout des lèvres l'érosion des secondes la battue incessante des souvenirs dans le moment vécu. Retenir ou garder. Ne font que formuler l'obligatoire reddition des envies dans le torrent du monde qu'on ne retient guère.

Or saurais-je me retenir, moi, de vouloir retenir tout ce que j'aime ? Ce que j'ai ? Ce que j'ai le malheur de voir s'en aller ? Le malheur de croire s'en aller ? Saurais-je laisser aller pour mieux conserver ? Saurais-je fabriquer le souvenir ? Saurai-je ?

\*\*\*\*\*

carnassier savoir de

4 chiens dans le lointain  
brillant dans le silence  
mes souvenirs dans la glacière  
oubliés là depuis mille ans  
que veux-tu  
je veux garder les mots  
la musique  
garder le monde  
et le tango qui coure dans mes mains

\*\*\*\*\*

– ou sont-ils des pensées en lotus ?

# 47 RUE DU LAC

*Maxime Sacchetto*

pas un bruit

seule l'odeur

blanche

de la poussière ? J'ouvre les yeux, couché sur un canapé. Un salon ? Je fais quoi là ? Chez qui ? Pas de souvenir, trop bu encore ? Pas de sensation boueuse de lendemain d'hier, pas mal au crâne, tout va.

Quoi alors ? Des extra-terrestres ? Pas l'air d'être un vaisseau ici, pas de fils qui pendent, pas de cuves remplies de formol et d'être à six bras, rien qu'un appartement convenable. Sans qualité.

meuble chaîne générique d'ameublement table basse en verre rideaux blancs usés tapis persan meuble meuble télévision absente peut-être cachée quelque part une bibliothèque poils de chat poil de chat sur le canapé blanc salon en cuir synthétique

en cuir synthétique le chat arrive, justement paf paf paf

L'animal s'approche, ronronne, se frotte gaiement contre mes jambes, comme s'il me connaissait déjà.

MOI, Salut toi, viens ici, miaou miaou !

LE CHAT, Mreeooo, mreeoo !

MOI, T'es à qui, petit chat, dis-moi, dis-moi ?

LE CHAT, Rrrrrr !

MOI, À moi-même, Tss, évidemment ! Je m'attendais à quoi ?

Je caresse le chat. Pas un bruit autour, personne ? Pourquoi ? Coup d'un soir ? Aucun souvenir. De la drogue dans mon verre ? Pas le souvenir

d'une quelconque soirée. Dernier souvenir ? Rien ne vient. Pourquoi ? Je sais pourtant qui je suis, date de naissance, prénom, ok, tout est là. Mes poches ?

Vides vides vides.

Pourquoi ?

Une fenêtre sur la rue grise bétonnée quelconque un magasin de tabac fermé est-ce

dimanche ou est-ce qu'il est juste encore trop tôt ? Bah, pas moyen de savoir. Mais ! Un calendrier contre le mur. Cerclé de rouge : dimanche 28 mai. Bientôt l'été, citation en lettres rouges en avril ne te découvre pas d'un Tiens !

Sur le mur s'amoncellent quelques photographies encadrées. Elles appartiennent à toutes les époques. Des photos de famille encornées, de fêtes entre ami.e.s, de groupe sportif, championnat 2004 de volley détente, des photos de classe. Une photo de couple, également. Deux personnes souriantes face aux falaises dégoulinantes et brûlantes de la canicule. Un couple. La mer.

face aux falaises  
dégoulinantes et  
brûlantes de la  
canicule la mer

Ses mains caressent l'image, doucement, décrochent le cadre.

Sur cette photo, c'est moi ! Et... et sur les autres aussi ? Pourquoi ? Merde, pourquoi aucun souvenir de tout ça ?

Sur la table basse en verre, une facture :

Pour la taxation annuelle des déchets, retard de paiement, veuillez bla bla

bla

Retard de paiement ? On est donc chez moi, on dirait bien.

Mon nom n'est pas mentionné, mais mon adresse : 47 rue du lac.

Sur les étagères, des témoins silencieux des années écoulées : des instruments exotiques, des plantes grimpantes, des disques et des livres aux couvertures colorées, des tickets de caisse, des coupures de presse, des jeux de société, une lampe abat-jour, une tasse à café abandonnée, des traces de doigts, des pièces de vingt centimes, des bibelots évoquant les souvenirs de destinations

Égypte

France

Brésil

Allemagne

Suisse

Grèce

Pologne

Croatie

Le soleil qui n'était pas visible est désormais à son zénith au-dessus des toitures pointues du bâtiment voisin. J'ai faim. Quelques pas en direction de la cuisine.

Tout propre, bien agencé, moderne, je dirais. Plaques à induction. Une liste de courses : une plaque de beurre, du fromage, du savon de Marseille, des haricots, des pommes de terre. Vitres salles-cour-intérieure-vis-à-vis. Jamais mis les pieds ici, pourtant mon nom encore sur une carte postale aimantée au frigo :

Nous passons de belles vacances sous les tropiques, il fait beau et chaud, on mange bien, Miguel a été sage, mais s'est fait agresser par un doberman, bisous salés, Papa et Maman  
Papa et Maman. Aucun souvenir dans sa tête. Papa, Maman ? Papa. Maman. Des noms communs, si communs qu'on ne les questionne jamais. Papa, Maman. Papa et Maman. Qui sont ces personnes ? Je ne me souviens de rien.

Sur la table de la cuisine, des clés de voiture. Est-ce que je sais conduire ? Les mets dans ma poche, ça peut servir.  
Carrelage blanc, pas de tâches, rien, comme si ça avait été lavé aujourd'hui même. Serpillière dans un coin. Fenêtre encore ouverte, comme pour laisser sécher.

Une musique me trotte dans la tête... fraîche fraîche vive

la mi

la mi

ré la

ré la

Breakfast in cemetery  
Boy tasting wild cherry  
Touch girl, apple blossom  
Just a boy playing possum  
We'll come back for Indian Summer  
We'll come back for Indian Summer  
We'll come back for Indian Summer

Sur la table, un lecteur CD. Un disque à l'intérieur, tout juste terminé, l'appareil encore allumé.

Bon sang...

Comme si quelques minutes...

Merde alors... Allons voir ailleurs.

Chambre à coucher, rideau légèrement fermé, filtrant une lumière huileuse. Il y a peu d'objets dans la pièce. Léger désordre : quelques habits au sol, des draps défaits. Au mur un poster reproduisant une planche de Moebius. Sur le lit, une note.

MOI, Une note ? « Merci pour la nuit passée, je pense à toi et t'appelle dès que possible. Je t'embrasse, B. ».

Un temps.

MOI, B ? Aucun souvenir. B... Que...

LE CHAT, depuis la cuisine, Mreeeo mreeeeo !

MOI, J'arrive, j'arrive !

A faim, sans doute, me regarde miaou miaou de manière insistante, se frotte contre mes jambes. Bien, des croquettes. Ici, non, peut-être là ? Ah, voilà, dans cette armoire. Une cuillère maintenant. Bien. Quelle quantité de pâtée un chat doit-il manger ? Une deux cuillères ? Disons deux, il n'est pas tout maigre non plus. Deux. Le chat mange, voilà. Il avait faim. Quelle autre pièce ? Les toilettes. Sait-on jamais.

Les plus grandes révélations peuvent avoir lieu dans toutes les latrines du Samsa...

DING DONG !

DING DONG !

DING DONG !

On sonne ? Mais qui ?

DING DONG !

DING DONG !

DING DONG !

Bon, bon, pas besoin de s'exciter comme ça ! Suis pas sourd. Une porte, une sombre cage d'escalier, vieux bâtiment, XIXe, XXe ? Un postier moustachu, légèrement bedonnant. La cinquantaine, un bon accent.

– Bonjour, bonjour, dit-il, un paquet à livrer. C'est bien vous ?

– Oui, oui merci, dis-je en signant. Je vous dois quelque chose ?

– Non, non, le service de livraison est inclus.

– Ah, bonne nouvelle !

– Oui, c'est pas toujours le cas. Bon ...

Je regarde à la fenêtre : il fait bien jour.

– Bonne journée à vous.

– Pareil.

Il ferme la porte. Peut-être que j'aurais du lui proposer un café. Papoter un peu. Faire ressurgir des choses. On sait jamais. Je pose le paquet sur la table du salon, l'ouvrirai plus tard. Je mangerais bien un petit quelque chose après. Sais même pas ce qu'il y a dans le frigo. Peut-être d'abord faire le tour de l'appartement. Les toilettes, voilà.

Maintenant que j'y suis.

Zip pssssss ah !

Clic

Fccccchhhhhh

On se sent mieux !

Dans les toilettes : tapis de bain, réserves de papier, armoire murale dentifrices bariolés cure-dents solution fluor brosses à cheveux à dents préservatifs ciseaux coupe-ongles tablettes comprimés diverses lotions crèmes de tout type à l'intérieur. Un verre avec deux brosses à dents à l'intérieur.

Un miroir ô miroir miroir dis-moi qui est non, mais quelle salle gueule je tire nom de on dirait que j'ai pas dormi depuis plus de six...

Un coup de vent depuis la cuisine, la porte de la salle de bain se ferme subitement, vlan.

porte fermée  
sur un couloir  
qui ne mène  
nulle part

Porte fermée, le vent sans doute, pas grave. Attendez, porte verrouillée pas possible ! Si je force un peu, peut-être, non, non. Doit bien y avoir une clé dans un tiroir, quelque part.

pas ici  
pas ici  
pas ici  
pas ici

pas de clé, faut vraiment être débile pour pas prévoir ce genre de situation, une clé, merde, juste une clé !

Son regard est attiré par le porte-journaux à côté des toilettes. A l'intérieur, des revues périmées, des livres de blagues douteuses, un recueil : Han Shan, Montagne Froide. Ses doigts ouvrent une page aléatoire

« le pin murmure, bien qu'il n'y ait pas de vent ; qui peut dénouer les liens du monde et s'asseoir avec moi parmi les nuages blancs ? »

Tout à coup, un bruit.

LE CHAT, Mreeeeo mreeeeo !

MOI, Qu'est-ce qu'il y a encore.

Le chat insiste. Une ambiance étrange dans la salle de bain, par la porte une odeur de brûlé.

La cuisinière.

« Les plaques de cuisson peuvent atteindre des températures élevées et présentent donc un danger particulier. Ne vous laissez jamais distraire, car il ne faudrait jamais laisser sans surveillance des plaques allumées. Si la sonnette d'entrée retentit ou si vous recevez un appel, éteignez complètement la cuisinière et retirez les poêles et casseroles des plaques chaudes. Il convient d'être particulièrement prudent lorsque de la graisse ou de l'huile chaude grésille dans la poêle à frire. Il ne faut jamais la laisser sans surveillance sur une plaque chaude. »

Un incendie se déclare, donc. On ne fait pas attention à tout, dans un appartement, parfois on laisse une affaire en route et on oublie.

Merde merde ! Allez, 1 2 3, j'enfonce la porte,

crac.

Dans le couloir, chaleur insupportable, cuisine en feu, des flammes ondulantes lèchent déjà les murs, laissant de longues traces noires. Fumée cendreuse et grasse inondant l'appartement.

Il faut sortir, se dépêcher, prendre le nécessaire, mais quoi ? Que faut-il sauver lorsque l'on ne sait pas dans quoi on a atterri ?

Le chat, prendre le chat. Recroquevillé sous la table du salon. Viens, minou, minou, allez, là, c'est bien, miaou miaou, sur mon épaule.

Au-dessus, le colis, auréolé de mystère. Ce qu'il y a à l'intérieur est peut-être important ? Peut-être faut-il le prendre.

Sortir de l'appartement, sa mâchoire se serre, un chat sur l'épaule, le colis sous le bras, en direction de la porte d'entrée. Dans la cage d'escalier de l'immeuble, plusieurs voisins et voisines se pressent vers la sortie. La fumée partout, suffocante. Sirènes, sirènes. Un camion de pompier vomit une quinzaine de types en uniformes. La police est présente aussi. On respire mal.

Tout le monde est amené dans une rue adjacente, loin du bâtiment aux façades noires de suie rougeoyante. On entend au loin s'affairer les pompiers.

« La fumée est un nuage de gaz, de vapeurs (plus ou moins chaudes) et de particules solides émises par un feu, certaines réactions chimiques ou un échauffement mécanique. Ces particules sont principalement de la suie (du carbone imbrûlé), ainsi que des cendres volantes ; souvent la fumée contient aussi un grand nombre de composants métalliques et organiques en faible quantité, mais qui pour beaucoup sont toxiques. »

kof kof kof dans la rue kof kof kof les gens toussent kof kof kof la fumée kof kof kof dans les poumons kof kof kof ombres noires des nuages kof kof kof rien à faire pour elleux kof kof kof rien à faire kof kof kof se tenir kof kof kof à la rambarde le chat kof kof kof légère brume maintenant kof kof kof est-ce qu'il va pleuvoir ? Reprendre ses esprits.

– Vous allez bien ?

C'est une voisine qui parle.

– Ça va, ça pourrait être pire. Et vous ?

– Bien aussi, je crois que personne, Dieu soit loué, n'a été blessé dans l'incendie. Je me demande qui est l'irresponsable qui a provoqué un incendie dans son appartement.

Je me demande qui est l'irresponsable qui a provoqué un incendie dans son appartement.

– Aucune idée.

– On finira bien par le savoir. L'essentiel est que personne ne soit blessé. J'espère que les pompiers ne découvriront personne de coincé à l'intérieur.

– Espérons que non.

Mes doigts effleurent la surface du paquet. Le chat ne semble pas tant affecté par les événements récents. Il se frotte aux jambes d'un petit garçon à proximité. Mes doigts sur le paquet léger. Si léger qu'on le jurerait vide. Il faut l'ouvrir.

– Excusez-moi.

Je me mets à l'écart. Mes doigts sur le paquet. Sur la surface du paquet. Je déchire le scotch, démantèle le carton. Je plonge ma main à l'intérieur.

Je pose le paquet à terre et récupère le chat.

Sans saluer personne, je pars pour la rue d'à-côté, la plus normale de toutes.

# VIDY, UN VIEUX ET DU SEL

*Maxime Besson*

Avant toute chose, j'aimerais prévenir les personnes qui me lisent : je sais que la promotion n'a pas forcément sa place dans une revue littéraire comme celle-ci et je fus le premier surpris lorsque, après plusieurs textes abandonnés sur la route (certains ont sauté tout seuls, à un feu rouge ou à 82 km/h, paix à leurs âmes), j'ai fini par choisir celui-là. Pour que vous compreniez au mieux les raisons ayant motivé ce choix, je souhaiterais recommencer depuis le début.

On était à la mi-juin de cette année, mes examens derrière moi, je pouvais enfin dégager du temps pour mes petits plaisirs de l'été : l'écriture et le dernier Zelda (dans un univers parallèle vous lisez un essai de 248 pages sur le jeu à la place de ce texte). Je cherchais et cherchais mais le thème ne m'inspirait pas beaucoup d'idées que je jugeais suffisamment bonnes. Le temps passait, la deadline se rapprochait et j'étais de plus en plus stressé : je me réveillais à cinq heures du matin, crispé, un sentiment de honte, de faiblesse, de vide me bloquait la trachée, une voix en arrière-fond me chuchotait de travailler sur mon texte, que je m'étais suffisamment reposé et qu'il fallait y mettre du mien pendant que mon corps me hurlait de ne pas bouger et de faire une deuxième sieste pour rattraper les heures perdues en travail au cours des mois passés.

Familier de ces moments de crise sans pour autant savoir les gérer, j'ai commencé par pleurer silencieusement, à rester sur mon canapé et à regarder trois vidéos YouTube en même temps (un best-of de Mistermv, un essai de trois heures sur l'origine du commerce et une compilation de TikTok sur l'anxiété) en me perdant sur Twitter et Tinder. Ça a duré une semaine.

Finalement, dans un élan de motivation, j'ai décidé de descendre à Vidy. Le soleil, la verdure, le bruit de beau et un petit bloc-notes : tout devait se dérouler comme sur des roulettes, c'était le début d'une nouvelle ère, de quelque chose d'autre, une sorte de deuxième Big Bang (toutes

circonstances mesurées).

Manque de pot, ça n'a rien changé et j'ai repleuré quelques minutes devant la feuille blanche quand on m'a interpellé :

— Excusez-moi, est-ce que ça va ? Je peux vous offrir un peu de chocolat ?

Devant moi se tenait un homme d'une huitantaine d'années, petit, svelte, un air de René Dumont avec ses cheveux mi-longs à barrière de son crâne chauve et ses lunettes carrées.

Je lui répondis que ça n'allait pas très bien, que je n'arrivais pas à écrire et son visage s'illumina.

— Vous êtes auteur ?! C'est fantastique ! Qu'est-ce que vous écrivez ?!

Surpris par l'enthousiasme de sa voix, je baragouine une réponse vite faite : une participation à une revue littéraire avec des copains sur un thème qui, cette année, me pose problème.

— La page blanche ? demande-t-il en souriant gentiment.

J'acquiesce.

— Ah vous savez, dit-il d'un air professoral, c'est obligatoire, et j'oserai dire nécessaire, pour toute personne qui écrit, de passer par là. C'est dur c'est vrai, très dur, parfois encore plus que d'autres, mais nécessaire pour se poser les bonnes questions.

Je lui réponds que, si je comprends bien l'idée, j'apprécie ne pas me sentir comme une merde lors de mes quelques moments de vie censés être plaisants (en opposition au travail par exemple (par exemple vraiment (chaque jour que Dieu fait je rêve de voir mes lieux de taff brûler (sans victimes nonobstant soyons clairs)))).

— Ça peut paraître un peu prétentieux mais j'aimerais te parler de mon

expérience car, vois-tu, j'écris aussi, depuis longtemps, et dans quelques semaines, le 8 septembre, sort mon premier livre. Je l'ai commencé il y a maintenant soixante-sept ans, je n'exagérerai pas en disant qu'il représente une vie de travail. Est-ce que ça t'intéresse ?

Surpris (en bien comme en mal) par la proposition, je l'acceptai sans grand enthousiasme en hochant la tête.

Il s'assit à côté de moi et commença :

« Il faut savoir que je viens d'une famille compliquée : ma mère a disparu quand j'avais trois ans et mon père, qui alternait entre des phases d'alcoolisme et de travail très intenses, ne pouvait et ne voulait pas m'accorder beaucoup de temps. Il était souvent hors de la maison, j'ai donc dû vite apprendre à me débrouiller seul, notamment pour la nourriture. Si j'ai commencé comme n'importe quel enfant par le pain qui traînait dans le placard et le beurre du frigo, j'ai petit à petit, en imitant les maigres connaissances culinaires de mon paternel, commencé à faire cuire des patates et des carottes dans une casserole d'eau chaude. Le résultat était évidemment atroce mais suffisait à faire taire mon estomac, je n'en demandais pas plus. Je n'aspirais pas à plus quand, un jour, je tombai sur un petit flacon dans le placard où l'on rangeait la nourriture. Il contenait de minuscules cristaux transparents, inodores et qui, si avalés, donnaient soif ; tu l'auras compris, il s'agissait de sel. Ce petit condiment qui nous semble si anodin a complètement changé ma vie quand, ce jour de 37, je l'ajoutai à ma traditionnelle casserole de patates et légumes. J'en ai pris une bouchée et, à ma grande surprise, c'était bon, excellent même pour mon palais si peu développé. J'avais quatre ans et cette sensation a changé ma vie. »

Il laissa le silence s'installer comme s'il avait fini son histoire. Après plusieurs secondes de silence que je trouvais gênantes, je lui demandai s'il était devenu cuisinier.

« Oh que non ! Je peine déjà suffisamment à me faire à manger pour moi alors pour les autres... Non, je suis devenu obsédé par le sel, cette substance granuleuse qui avait transformé mon plat d'enfant en un plat d'adulte. Le sel fut pour moi une sorte de chrysalide : il m'a permis de quitter les sentiers profanes et insoucians de la jeunesse pour ceux savants et réflexifs de l'âge (note de l'auteur : en y réfléchissant, pas sûr qu'il l'ait dit d'une telle façon mais bref, que celui ou celle qui n'a jamais réécrit un discours pour qu'il aille dans son sens me jette la première pierre (note de l'auteur deux : j'ai reçu beaucoup plus de cailloux que prévu (note de l'auteur trois : au secours arrêtez ! Je m'excuse, je ne le ferai plus ! Je vous en supplie arrêtez j'ai si mal !))). J'ai commencé à étudier le sel sous tous les angles : chimique, géologique, sociologique, politique et même philosophique avec Épicure et la Boétie notamment – si ça t'intéresse, je te conseille l'excellent travail de François de Poque : Pour une éthique du sel, plaisir et contrition minérales des aristotéliens à nos jours, c'est sorti en 1745 et ça n'a pas pris une ride — bref. J'ai cependant vite arrêté de me concentrer sur l'aspect sciences dures, trop restrictif et terre-à-terre pour tenter de mélanger mes deux passions, le sel et la littérature – je suis un grand lecteur depuis ces mêmes quatre ans – et bien figure-toi que c'est une mine d'or, ou plutôt, de sel (note de l'auteur, il a rigolé bien cinq minutes à sa blague sans pouvoir se reprendre). Je potassais à côté de mes cours, de mon apprentissage, de mon boulot et encore maintenant à la retraite. Cependant, il y a désormais deux ans de cela, et après des décennies de recherche, je me suis enfin senti prêt et j'ai commencé les démarches pour tenter de faire publier tout ce que j'avais fait et figure-toi que j'ai trouvé. Mon livre Une histoire du sel en littérature. De L'Épopée de Gilgamesh à Jacques est sur le parking, situations, inspirations et expiations sort la semaine prochaine. 2400 pages de papier bible réparties sur trois volumes de 800 pages chacun pour seulement 240 francs, une affaire, est-ce que tu serais intéressé ? »

J'ai recraché l'eau que j'étais en train de boire et je lui fais gentiment comprendre que je ne pouvais pas sortir 240 francs comme ça pour un livre. Déçu mais très compréhensif, il m'offrit les trois volumes gratuitement, se leva et, en partant, me dit :

« Ah oui et donc pour la page blanche, l'écriture et cætera et cætera la morale de tout ça c'est quelque chose comme : pas de sel, pas de plaisir. À la prochaine. »

Je suis resté assis là plusieurs dizaines de minutes, trois livres de 400 grammes chacun sur les cuisses, à process l'un des événements les plus lunaires de ma vie et je suis reparti.

Une fois à la maison, j'ai fait, pour voir, des pâtes sans sel. La première penne a suffi à me faire comprendre que j'avais touché le fond émotionnellement parlant : j'ai pleuré environ une heure et demie sous le regard vide de mes colocos qui s'étaient réchauffé mes pâtes dans une sauce tomate et qui les mangeaient à côté de moi en me lançant des « ça va frerot ? » de temps à autre. Mes larmes séchées et les pâtes finies, je me suis enfermé dans ma chambre, me suis glissé sous mes draps et ai commencé à lire mon cadeau.

Je ne vais pas y aller par quatre chemins : c'est excellent, ultra intéressant, rempli d'anecdotes en tout genre et surtout, parfaitement novateur, cet homme est aussi bon écrivain-chercheur qu'il est mauvais vendeur. De plus, malgré sa piètre tentative d'ériger son histoire en fable morale et inspirante, nul doute que cet homme m'a permis de me changer les idées. Rien que pour ça, j'aimerais le remercier, et quel meilleur moyen que de lui faire un peu de publicité ?

Chère(s) lecteurice(s), avec l'accord de l'auteur et de mes copain(e)s qui écrivent également dans ce numéro, j'ai l'immense honneur de vous offrir la table des matières du premier volume d'Une histoire du sel en littérature. De L'Épopée de Gilgamesh à Jacques est sur le parking, situations, inspirations et expiations de Roland Guillemont, de la première moitié du deuxième tome et de quelques chapitres du dernier – il faut savoir garder quelques surprises. À l'heure où vous lisez ces lignes, son œuvre est disponible dans toutes les librairies de Suisse romande et de France métropolitaine et très bientôt Outre-mer.

Merci Roland, merci le sel, merci l'écriture et cætera et cætera.

## Tables des matières

### Livre Premier : pour bien commencer

Table des matières.....	7
Avant-propos.....	11
Note de l'auteur.....	11
Sur la traduction des textes.....	13
Introduction : l'empire du sel.....	16
Brève perspective historique.....	16
Le doute est le sel de l'esprit.....	343
Au commencement était le sel : les textes fondateurs.....	344
Enkidu et l'initiation à la civilisation.....	345
<i>La sortie au jour</i> : Ré, Osiris et l'âme-ba.....	398
Le buisson ardent.....	423
L'exil de Rama et l'halite.....	474
Que reste-t-il de Télémaque ?.....	536
La quatrième corbeille : le <i>Lavana Pitaka</i> , la corbeille du sel.....	601
La fin des royaumes combattants : La salière de Lao Tseu.....	678
Livre des Psaumes, Sefer Tehilim ou Zabur : Quid de la 151 psaume ?.....	737
Index.....	796

### Livre Second : pour bien continuer

A la recherche des origines : une poét(h)ique de la minéralité.....	7
Les cristaux de sel de la forêt de bambou : la voie de Yuan Ji.....	99
Le sel comme lien : les <i>qene</i> sous Zara Yacoub.....	153
Le Simorgh aux marais salants.....	238
Le troisième cercle de l'Enfer : le goître des gourmands.....	305
"Seigneur rien d'autre que toi" - Thomas d'Aquin devant son tiroir à épices.....	387
Les profanes aussi ont du goût.....	453

### Livre Troisième : pour bien conclure

Le sel pour le sel, détour parnassien.....	121
...	
Sur la route : la salière de Bilbon Sacquet.....	256
...	
L'anneau pylorique d'Ignatus J. Reilly.....	464
...	
Jacques est sur le parking et a faim.....	658
...	
Conclusion.....	704
A vous.....	749
Bibliographie.....	758

# SANS TITRE

*Coline Wilcezek  
Maxime Sacchetto*

alors dis-moi qu'est-ce qu'on garde ?

peut-être la poussée fulgurante  
de la glycine derrière toi

peut-être le chat qui dort au soleil *miaou miaou miaou*

les poules (cot-cot) qui s'échappent de l'enclos et courent dans le jardin

vers quoi est-ce qu'elles s'échappent les poules ?

vers la possibilité de foutre en l'air le potager manger manger manger

ont-elles conscience du contexte socio-politique mondial montée de l'extrême-droite fascisme ambiant ?

mmmmmm ?

hein maxime hein ?

probablement pas

quelle chance d'avoir deux pattes des griffes des plumes un bec  
et pas de dents !

elles bâtissent le futur en grattant la terre

comme ça *gratte gratte gratte*

pas comme nous

qui envoyons des idées pétrolières dans les barrières de corail

des appareils en métal dans l'atmosphère des grands trous conceptuels

dans nos têtes

on gratte le sol mais pas pareil

il manque bien des choses à garder

alors dis-moi qu'est-ce qu'on garde nous qui ne sommes pas des poules ?

tu gardes quoi toi coline ?

je garde des ensembles lumineux d'individus

des soirées au festival de la cité la bière en fait (surtout ?)  
des tacos la pluie sur la foule la foule la foule  
trempée mais danse toujours *boum-boum*

la certitude biologique qu'il faut broder avec le temps qu'on a  
avec ce qu'on a de plus fondamental penser encore penser trop penser et puis se dire qu'on tourne ici et pas là et merde au reste de toute  
manière

(rzoiteowitziwej voilà)  
merde au reste vraiment ?  
merde merde merde on en a parlé dans le  
dernier numéro du persil  
ce qu'on démolit maintenant  
on doit savoir quoi garder  
donc oui merde

merde aux flics  
merde au libéralisme  
merde à l'argent

fait beau dehors

reconstruire sur les ruines disait ghirardi  
parce que nous n'en avons pas peur

et pas mal avant nous avaient compris que ce qui reste n'est pas grand chose  
si ce n'est l'équivalent des restes dans le frigo et de la solidarité dans les tupperwares

(ton pied pue) ok pas tant que ça  
on a le droit de puer aussi bref  
les pieds on garde  
les mains on garde surtout quand elles s'emmêlent

un sage a dit la clé de tout  
est dans la lumière au travers  
de la fenêtre du bar  
c'est peut-être ce que je garde au fond s'il fallait choisir une chose

(et un disque peut-être un livre un souvenir un acte collectif)

pas comme les poules société hiérarchique  
seulement se piquer la tête avec leur bec  
quel manque cruel de savoir vivre !

est-ce qu'on garde la gueule de bois ?

le souvenir des soirs d'été de l'alcool  
si la soirée en valait la peine oui !

c'est difficile de choisir  
est-ce qu'on a un point commun entre tout ce qu'on garde ?

dis-moi coline ?

(le chat arrive comme tous les matins  
après avoir lu son journal et bu  
sa chicorée dans une tasse mexicaine)

c'est au fond tout ce qui fait qu'on a un jour existé  
c'est la matière qui se manifeste dans le vide

((( faut faire en conséquence )))

*ENFANTS COMME  
COCHONS*

*Charlyne Genoud*

ENFANTS

COMME

COCTIONS

UN

PETIT

ACTEUR

VENTRIPOTE

DE FERRE

LE

SOLEIL

EN UN

PANORAMIQUE,

CE

BOY

QUI

VOIT

LES

BRUITS

SUR

LE

SOL,

IL

A MEME DECIDE DE

DEPOSER

SON

HONNEUR

ET CELUI DE SA FEMME

POUR

BOIRE

LE

MONDE

DES

YEUX.

ELLE

C'EST

UNE

BOMBE,

APRES

L'ÉCOLE

ELLE

PARLE

DE

PEUR

DE

VIVRE

ET

DE

CLAMSER,

ET LE

PSY

EN ATTENDANT

S'OCCUPE

EN

BADANT.

QUAND

SOUDAINEMENT

ELLE

ARRIVE

A

MOURIR

DE

COOL,

IL

ARRÊTE

DE

DEPRIMER

DES

YEUX

CAR

IL

SE SOUVIENT QU'IL

EST

AIMÉ.

ALORS

NOUS

ON

DISPARAIT

BEAUCOUP

DERRIÈRE

SA

MATIÈRE.

TÊTE

VIVANTE

DE

PASSEPORT,

J'AVAI

INCARNE

LES

PLUS

SUPERBES

BAD

DE

MORT,

MAIS ILS ME RÉPÉTAIENT:

TU

AURAS

NOTRE

AMOUR

MÊME

QUAND

LE

VOISINAGE

EST

DÉGUEU

CHARLYNE GENOUD

CADRE APRES CADRE, PLAN APRES PLAN, REPLIQUE APRES  
REPLIQUE, CONSTRUIRE UN MONDE FILMIQUE  
QUE JE GARDE AUPRES DE MOI PAR BRIBES,  
QUELQUES MOTS DANS UN CAHIER.

DES MOTS  
DES BRIQUES

SUR DES PAGES ECRITES DANS LE NOIR.

BRIQUES DE MURS FILMIQUES RESTEES DANS MES TIROIRS  
JE N'AI PAS DE MEMOIRE.

*ENFANTS COMME COCHONS*

COLLECTION DE BRIQUES RELIQUES :  
LES MOTS DES INSTANTS QUI PARLENT

CEUX QUE J'AI VOULU VOLER

M'APPROPRIER, ET EN TROIS COUPS DE CISEAUX, ILS  
DEVIENNENT VECTEURS D'UNE AUTRE HISTOIRE. DES  
BRIQUES POUR UN NOUVEL EDIFICE.

MAIS

Notre amour comme passeport.

C'est quoi le voisinage quand un immeuble disparaît.

Femme qui parle avant de clamser.

Panoramique sur la peur. Chant bruit de bombe. Le soleil les  
déterre.

Il est plus facile de mourir que de vivre alors fais nous hon-  
neur.

ONT DISPARU.

EDIFICES DE PROVENANCE DES BRIQUES :

*A TIME TO LOVE AND A TIME TO DIE, DOUGLAS SIRK, 1958*

*UNRUEH, CYRIL SCHAUBLIN, 2022*

*MEDITERRANEAN FEVER, MAHA HAJ, 2022*

*SANS TITRE*

*Pierre-Paul Bianchi*

On va faire quelque chose de fantastique tous-tes-x les trois, on va profiter de l'hiver comme d'un long été qui ne déchire que la tristesse, on ne sortira pas les fusils car on a cessé de se battre, je veux voir des rayons de douceurs se faire en vous, je veux voir le calme s'exprimer dans vos yeux jusqu'ici trop souvent hagards. Depuis un mois, c'est comme si on se faisait éclater, je vous vois vêtir votre habit de fantôme, je ne dis rien mais je sais ce qui creuse en vous. C'est la même en moi. Le manque de sommeil et la fatigue des nerfs. On ne gâchera pas la fête, il n'y a plus de fête. On va pourtant faire quelque chose de formidable qui ressemblera à une longue teuf sans gueule de bois et j'espère qu'on pleurera souvent, j'entends donner tout ce que j'ai fait mûrir en moi depuis des années, j'entends nourrir votre appareil émotionnel comme on nourrit le chat de la voisine – trop, pour qu'il nous aime.

Mais vous m'aimez déjà, alors j'ai gagné au jeu de la vie et je tairai ici mes doutes quant à la sincérité de l'amour qu'on me porte, qui n'a pas peur de ça, qui a une estime assez solide pour ne pas s'interroger sur cette légitimité-là ? Il n'y a rien du marbre en moi.

J'ai l'espoir que vous me gaviez, comme une oie, d'émotions à votre tour. Je vous fais confiance. Ça me fait du bien de vous écrire avec la conscience pourtant que vous ne me lirez pas. Je ne posterai pas ces mots, je ne les apprendrai pas par cœur. Je sais que vous êtes déjà parti-e-x-s. Je ne sais plus qui s'est foutu-e-x dans un train commercial, de nuit, qui s'est foutu-e-x dans la forêt à la frontière. Je sais que vous vous éloignez de moi chaque nuit et qu'on se retrouvera bien vite. Je joue avec le feu, vous me connaissez, je suis à l'atelier et ce soir je le fermerai à clé. Je ne reviendrai plus. J'aurai perdu la clé. La ville, je la quitterai à mon tour en un souffle, demain soir probablement, une nuit de neige est annoncée. La première de l'année.

J'ai une camionnette postée à deux heures de train d'ici, la camionnette d'un pote. Je la prendrai et la conduirai le plus longtemps possible jusqu'à la mer. Où en êtes-vous ? Comment traverserez-vous l'océan ? Je prendrai le cargo.

On va faire quelque chose de fantastique tous-tes-x les trois, on va profiter de l'hiver comme d'un long été. Je n'ai cessé de regarder les photos de cette sorte de bungalow et de penser à ce que vous méritez. On a bien fait de se défendre, n'en doutez pas, restez fermes. On a bien fait de quitter cet endroit d'abrutissement. On n'a pas à attendre le surmenage avant de frapper. Je ferai valoir la disparition à qui veut l'entendre. Je défendrai la contre-attaque et la disparition. Je défendrai l'auto-défense.

Ce mois les choses sont allées trop loin, on a bien fait de détruire ce lieu de travail et je suis fier de la façon dont ça s'est fait. Que du dégât matériel. J'ai eu les larmes à regarder de loin cet incendie en ne pensant qu'au trou qu'on a fait dans l'économie, qu'à la percée qu'on a faite dans le réel – vers l'imaginaire. On a sorti les fusils pour de bon.

On aura le temps d'aller loin maintenant. Ce soir j'entends les gosses faire du cirque dans la cour, ça doit être halloween. Demain, la fête des mort-e-x-s, pile pour un nouveau départ. On dira ça, on dira qu'on a perdu une vie. Il nous en reste six, c'est large, et dans deux mois on change de millénaire, on s'envolera en même temps que le 20<sup>ème</sup> siècle.

C'est fou de penser à vous, d'imaginer la façon dont vos vies ont tourné d'un jour à l'autre. Votre passage du bureau à une forme sourde de clandestinité. C'est étrange aussi notre façon de faire et ça me remplit de joie de penser qu'on cultive l'étrange – une façon de résister.

Je peine à comprendre les coïncidences. Six mois de maltraitance au travail suivis d'un incendie accidentel et la façon dont il nous a été simple de se l'approprier, de se créer notre fiction, d'imaginer qu'on en est à l'origine et de jouer ce jeu-là avec plus de conviction que quand on était gosse. Se dire qu'on a tout brûlé et qu'il faut maintenant se tirer. Dire qu'il aura fallu tout ce temps pour qu'une petite fiction nous convainque que trop c'est trop. Qu'on bosse trop et trop mal et que prendre le large nous est permis. Il nous fallait donc la fiction.

J'ai tant de choses à vous dire depuis un an au moins. Est-ce que ce bungalow à la lisière des hauts plateaux saura délier ma langue ? J'ai à vous dire des choses principalement belles, c'est d'un espèce d'amour dont j'aimerais parler et aussi de la reconnaissance de mes erreurs, de mes absences.

Mais ces mots-mêmes, cet effet d'annonce, vous n'y accédez pas : c'est comme ça qu'on devient fugitif à soi-même. Maintenant que la fiction est lancée, on n'en reviendra pas. C'est-à-dire que je vais brûler cette lettre ce soir au moment de partir. Pour pas qu'on nous choppe. Cet incendie n'est pas le nôtre, mais il est impossible qu'aucun lien illisible ne relie notre éreintement à ce phénomène chimique. Donc on peut s'en estimer coupables.

Devenir fugitif à soi-même, c'est assez beau non ?

Je ne sais pas si cette fabulation de départ suffira.

J'aimerais vous dire que je vous ai vu prendre cher et que je sais que je suis souvent resté en silence. Je n'ai pas vraiment décidé de ce silence, il m'a travaillé à grands bruits, au contraire, la nuit et même devant vous. L'incapacité de dire m'a usiné, m'a détourné le regard – aux moments, même, où vous me regardiez le plus frontalement. Je me souviens de vos larmes, je les vengerai.

entre

le reflet des gencives sur la plaque dans la cour

presque le silence le prix

ce que coûte une amitié elle

porte en elle son infime part

sa part quand même

de violence

qui refuse de dire

sa domination ses outils entre

les parallèles ce qui

n'a pas eu lieu d'attention

de nouvelles entre

la monotonie la fenêtre brisée dans la cour

ce qu'on souhaiterait dire

j'ai bien failli brûler ma lettre

ce qui me manque élève ma colère

entre en moi la force de

tout a été qui ne sera plus

la force de dire ?

sous ce ciel de Berlin j'ai été blessé

entre deux lignes qui se croisent

j'aurais voulu te demander

quels rythmes te frappent

les neurones

quelle drogue

as-tu prise pour la dernière fois ? tu fumes tu aimes

pour quoi es-tu pour ?

quelles couleurs te forment que tu ne trouves plus

dans mes gencives mes chevilles mes chaussures trouées ces journées passées dans la rue

pour ne pas être en toi

je me traverse me fais traverser par

des vents aussi des

idées

mais toi quels vents soulèvent ton doigt du clavier

nous avons compris ta fatigue

de lire de cracher de

consulter

ce qui blesse

et moi t'ai-je blessé

évidemment

bien sûr qu'entre

les tapes sur l'épaule les absences les choses

pas dites

évidemment entre le soir et le matin

on a glissé c'est notre choix

la grande majorité de nos émotions

mais

où es-tu alors aujourd'hui

où te caches-tu

les gencives dans la plaque

les pieds dans la boue le visage

bouffi

entre

entre il y a les signaux

il y avait eu deux lampes une langue des humours

bien plus encore

j'ai bien songé à peser l'amitié sur une balance

de cuisine

précise

c'est dur c'est

donc bien les différences qui

sont les épices aussi les

acides

atonaux

entre la paroi digestive et le cerveau

il y a faire l'animal

pour sauver cela j'appelle une fois

deux fois

le reste

ton tour

moi j'ai fait

(j'ai fait) le jour et la nuit alors

je quitte la cour

Je me souviens de vos larmes.

Je me souviens des fuites aux toilettes.

Je me souviens des silences.

Vous êtes mes proches, vous êtes aussi une espèce.

On a fait partie, là, des crashé-e-x-s du travail, des écorché-e-x-s d'un management tardif. Après cet incendie, un autre.

D'ici là ! Je me demande si vous saurez construire la fiction comme une grande villa, si on saura se retrouver effectivement sur cet autre continent, derrière cet autre océan, si mes tremblements me permettront de conduire sans pause et vite jusqu'à l'océan demain soir, soirée de neige, de violence. Si la mer ne nous avalera pas, si le remord et le mélancolie du foyer ne nous feront pas douter du bienfondé de ce geste, le seul pur, le seul valable, de disparition, d'éclatement du réel, si même la cohérence me sera permise. Il y a que l'apprentissage d'un devenir fugitif, c'est d'abord l'apprentissage de l'ombre. Il y a, voici, que tout lâcher de notre identité, c'est épouser la nuit. Je sens que je devrai me surprendre, ne pas être fidèle à ma pensée continue, vivre dans une forme d'éloge du risque tout près du feu. Pour casser ce qui a été ma pierre, celle-là qui m'a mené à notre lieu de travail, à nos conditions de travail. Celle-là qui m'a pris vingt ans de ma vie dans une fumée, seulement, du réel, c'est-à-dire, pas tout à fait sur terre, pas tout à fait dans le concret ni des émotions, ni du corps, ni d'une touche avec ce qui jouit. Ou ce qui brûle. Je n'ai jamais jeté de pavés ! Jamais pris le fusil. Jamais, oui, jamais, tué de patron. Je n'ai jamais même fait de bains de minuit !

Il y a fort à vivre, et un long boulot, pour s'échapper.

On va devoir éprouver nos corps comme un chiffon sur la roche avant de se retrouver, et nos disciplines aussi, nos volontés. Je compte sur cette solitude pour faire des bulles en moi, pour créer un vaste espace. J'espère que dans cet espace grandiront des montagnes nouvelles. Je compte sur ce corps pour marquer mes traits du témoignage d'un geste. On va opérer dans la discrétion, dans la méconnaissance de nos propres déplacements, on n'a pas le choix.

C'est-à-dire qu'à partir de maintenant, j'entre dans le mensonge.

Ne croyez plus aucun de mes mots, je vous tromperai, je me manipulerai, je me quitte. Je vous hais.

Jusqu'au bungalow.

Là, on s'aimera.

On fera quelque chose de fantastique, on profitera de l'hiver comme d'un long été, on ne dégainera pas les mensonges mais on se battra. Ou, si tout va bien, on aura cessé de se battre – contre soi-même. Ça veut dire ce que ça veut dire, je ne dis pas qu'on en sera sorti indemnes, je n'exclus pas les blessures sanglantes, crasses. On a l'océan et un continent pour se faire mal à l'intérieur. On a l'océan pour détruire tout ce qu'on a connu de nous-mêmes. Ça va péter. On se dit à bientôt quand même.

D'ici là, je ferme la porte de l'atelier, j'ai bouffé la clé.

Les enfants font silence.

Je vous aime !

PS : N'oubliez pas, rdv à la lisière du désert, juste en-dessous de la roche en trois couleurs, non loin du grand vent.



# SABLIER

*Olivia*

Pour un empire  
Une pause  
Non, vraiment,  
Qu'est-ce que je ne donnerais pas  
Slipping through my fingers  
C'est la sempiternelle angoisse  
Arrêter ce sablier fou  
Hier encore j'avais 17 ans  
Aujourd'hui je vois mon premier cheveu blanc  
Te voir grandir est aussi beau que cruel  
C'est le grand tournant  
La jonction où se situe le jugement  
Alors ? Qu'as-tu accompli ? Qu'as-tu vécu ? Construit ?  
Je suis seule mais je ne suis plus triste  
Il fait si étouffant dans cette chambre  
Où personne ne m'attend  
Yeux rougis dans le miroir  
Trait de liner parfaitement droit  
J'entends ces basses qui tonnent au loin dans la nuit  
Comme un dernier appel  
Une sommation  
Les sirènes du passé

Celui qui ment  
Celui qui berce  
1h30  
Je rentre un peu tôt pour mon âme  
Ode à ma naïveté  
Aurevoir, adieu l'aventure spontanée  
Le cœur n'y est plus  
Cette nuit ma solitude à un goût de gaufre au chocolat  
Ou c'est peut-être l'inverse  
Le lac est beau dans la pénombre  
Alors vraiment la fête est terminée ?  
Maintenant c'est comme ça  
Les baignades nocturnes et l'innocence sont révolues  
Je fais ce deuil, aujourd'hui et désormais  
Mais ce n'est plus grave  
Jamais plus je ne monterai aussi haut mais j'avancerai plus loin  
C'est beau aussi,  
L'aube du jour qui se lève  
Et beaucoup n'ont plus cette chance  
Alors à demain



L'association de français moderne L'Assommoir tient à remercier chaleureusement Marius Daniel Popescu et l'Association des Amis du Journal le Persil pour la confiance et la générosité qui lui a été accordée lors de la réalisation de ce numéro du Persil.

Mise en page et images : Charlyne Genoud



Le Persil journal  
numéro triple, automne 2023  
le persil 209 - 210 - 211

Tou.te.s les auteur.e.s gardent leurs droits  
sur les textes et les images

Association des Amis du journal Le Persil  
Président : Dominique Brand  
Vice-président : Daniel Vuataz  
Secrétaire : Béatrice Lovis  
Caissier : Daniel Kamponis  
Recherche subventions : Victor Joyet  
lepersil@hotmail.com  
Compte postal : 17-743406-0

Journal Le Persil  
Marius Daniel Popescu  
Av. Floréal 16  
CH-1008 Prilly  
+41 21 626 1879  
mdpecrivain@yahoo.fr  
Abonnement, 12 n° : CHF 55.-  
Compte postal : 17-661787-4

Ce numéro triple a été publié grâce au soutien de la Fondation Philanthropique Famille Sandoz, de la  
Fondation Jan Michalski, de la Ville de Lausanne et du Canton de Vaud  
Imprimé en Roumanie. Tirage : 1000 exemplaires